

# BULLETTIN

# SALÉSIIEN

Quiconque reçoit un enfant en mon nom, c'est moi-même qu'il reçoit

(S. MATH. XVIII, 5).

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS).

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS de Sales).



Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-leur sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu.

(PIE IX).

Redoublez de force et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII).

DA MIHI ANIMAS CÆTERA TOLLE

Nice, Place d'Armes, 1. — Marseille, rue des Princes, 78. — Lille, rue Notre-Dame, 288  
Paris, rue du Retrait, 29, (Ménilmontant). — Dinan, 28, rue Beaumanoir.

XXI<sup>e</sup> ANNÉE — N<sup>o</sup> 9 245

Paraît une fois par mois.

SEPTEMBRE 1899

## UNE GRAVE NOUVELLE

Il y a quelques jours, nous recevions de S. G. Mgr Cagliero, Vicaire apostolique de la Patagonie septentrionale et centrale, un télégramme ainsi conçu : « MISSIONS INONDÉES ». Cruelle dans sa concision, cette dépêche ne nous donnait aucun détail, quelles régions supportaient ce désastre, nous nous le demandions, quand les nouvelles publiées dans différents journaux sont venues nous confirmer ce malheur et nous donner quelques détails bien insuffisants encore sur l'étendue des dégâts.

Il ne s'agit rien moins que du *Rio Negro*, ce magnifique fleuve qui fait au nord la limite du Vicariat apostolique de Mgr Cagliero. Terrible dans ses inondations, il ravage tout à perte de vue et couvre une étendue considérable de terrain. Les pauvres cabanes des Indiens ne peuvent lui résister et bien souvent les bâtisses plus solides des Européens sont emportées par ses flots. Qu'en sera-t-il de nos Missions, c'est ce que nous ne savons? Quoi qu'il en soit, le désastre sera grand pour le Missionnaire qui doit pourvoir encore au salut des pauvres Indiens et à leur subsistance.

En outre de Viedma, la capitale du territoire du Rio Negro, nous avons sur les rives de ce fleuve de nombreuses missions, des églises, des écoles, des résidences de nos Sœurs. Tout sera-t-il détruit? Nous espérons que non. Mais la rage de l'ennemi du bien est si grande que nous ne pouvons répondre de rien.

Pour le moment, nous insistons surtout pour recommander aux prières de nos chers Coopérateurs, ces Missions déjà si éprouvées ces temps passés et qu'un souffle de prospérité semblait vivifier aujourd'hui. Redoublons donc de zèle auprès de Dieu et donnons au moins aux Missionnaires la Coopération de nos prières.

# Échos du voyage de Don Rua

## EN ESPAGNE

**Q**UE ce titre avant tout n'effraye pas nos lecteurs. Nous ne voulons certes pas refaire avec eux le voyage en entier de notre vénéré Supérieur en Espagne et en Portugal, leur redire la longue série des fêtes magnifiques qui l'ont accueilli partout où il est passé, les ovations sans nombre que lui a faites ce peuple éminemment catholique, fidèle dans sa foi, malgré les nombreux désastres qui l'ont affaibli. Mais, ce voyage a eu pour résultat, de donner plus d'activité au zèle de nos Coopérateurs et des Confrères, d'où pour ceux-ci le désir de faire mieux connaître l'Œuvre accomplie par eux dans la catholique Espagne. Sans donc entrer dans le détail banal de fêtes souvent rééditées, nous nous contenterons de faire passer sous les yeux de nos Coopérateurs toute une série de gravures fraîches écloses, ce qui leur permettra de juger par eux-mêmes des résultats acquis et de voir ainsi de leurs propres yeux les lignes élégantes que présentent les vastes constructions des nombreux oratoires qui se sont élevés depuis quelques années sur ce sol.

\*  
\*\*

La première ville où s'arrêta Don Rua en Espagne ce fut **Barcelone**. Cette ville n'est pas inconnue pour la plupart de nos lecteurs. Beaucoup de nos Coopérateurs se rappellent encore les récits du voyage triomphal de notre saint Fondateur Don Bosco dans cette partie de l'Espagne en 1886. Barcelone est devenue depuis quelques années le centre de toute l'Œuvre salésienne en Espagne. De fondation plus récente qu'Utrera, elle a su grouper autour d'elle toute une floraison de Maisons qui l'ont fait désigner pour la résidence de l'Inspecteur. Mais pour le moment, laissons de côté

la ville elle-même et poussons un peu plus loin, allons jusqu'à *Sarria*, la Maison modèle de ce vaste pays. D'ailleurs c'est la Maison même de *Sarria* qui donne le plus d'éclat à ce petit coin de terre salésien.

Fondée en 1884 par les soins de Madame Dorothee de Serra, cette Maison a pris un rapide accroissement. Actuellement tous les ateliers y fonctionnent régulièrement. Menuisiers, ébénistes, tailleurs, cordonniers, ferblantiers, imprimeurs, lithographes et relieurs rivalisent de zèle et d'ardeur dans l'art de bien faire. Aucun atelier néanmoins ne peut surpasser celui des sculpteurs qui a déjà donné à l'art des sujets remarquables, estimés même à l'étranger. Voilà pour les artisans. Mais sur les quatre cents enfants que contient cette maison, près de la moitié se consacrent aux études et deviennent pour la plupart de brillants sujets, sans parler de tous ceux qui sont entrés dans les ordres, comme on peut en juger par le groupe des anciens élèves de cet Oratoire.

\*  
\*\*

Non loin de cette Maison, toujours à *Sarria*, s'élève l'Établissement des Filles de Marie Auxiliaire, appelé *Sainte-Dorothee*, du nom de la pieuse fondatrice de ces deux Maisons.

Depuis 1886, cet Établissement n'a fait que se développer. Situé au milieu de jardins magnifiques, il offre à la vue la perspective la plus agréable. D'ailleurs c'est au milieu des fleurs que notre dessinateur a voulu nous le présenter.

Outre les orphelines qui y apprennent un métier qui plus tard pourra les aider à gagner honorablement leur vie et à devenir de bonnes mères de famille, cette Maison abrite encore d'autres jeunes filles qui y reçoivent un enseignement

plus relevé et même supérieur, au point que la direction vient de juger à propos d'y annexer une école spéciale où se formeront de bonnes maitresses d'écoles, chrétiennes avant tout. Les Sœurs de la Maison *Sainte-Dorothee* donneront l'enseignement préparatoire à l'École normale,

car la distance n'est pas grande, nous voilà près de la barrière à l'Oratoire *Saint-Joseph de Hostafranchs*. San-José fut ouvert en 1890, c'est donc une maison de création récente, cependant il possède déjà sept cents enfants internes. Près de huit cents jeunes garçons fréquentent le Patronage du dimanche. Le nombre même pourra encore en être augmenté lorsque les constructions seront achevées.



STATUE DE NÔTRE-DAME AUXILIATRICE  
vénéré à l'Oratoire salésien de Barcelone.  
(Sculpture des ateliers de Sarrià.)

ensuite elles conduiront leurs élèves aux cours libres de cette École, et ainsi, sans les perdre de vue, pourront les préparer sûrement à subir de brillants examens. Nous faisons des vœux pour que toute cette pépinière de Sarrià se change bientôt en fruits dorés sous la bénédiction de N.-D. Auxiliatrice.

De Sainte-Dorothee, rentrons à Barcelone,

de la musique des deux Oratoires de San-José et de Sarrià. Comment s'étonner ensuite de la fécondité du sol béni par une si puissante Mère?

(A suivre.)



# UNE VISITE AUX LÉPREUX DE LA NORVÈGE

Relation de Don Evasio Rabagliati, apôtre des lépreux de Colombie



**S**ANS vous parler de mon voyage de Turin à Paris, ni de celui de Paris à Londres et à New-Castle, ni de la traversée de la mer du Nord, j'arrive immédiatement au point essentiel. Le but principal, et, pour mieux dire, le but unique de mon voyage en Norvège était de voir, d'observer et d'interroger, si possible, les pauvres lépreux de ce pays; de conférer avec les médecins qui les soignent, de me rendre compte de l'état des lazarets, des lois qui les régissent, et de voir ainsi s'il serait possible d'apporter quelque amélioration dans les établissements de Colombie. Je n'avais pas d'autre but, même pas le désir de voyager : j'ai parcouru déjà assez le monde et vu trop de choses depuis vingt-trois ans que je suis dans les Missions d'Amérique. La bénédiction de notre cher Père Don Rua m'a valu d'obtenir tout ce que je désirais et plus encore.

**Rencontre providentielle du Vicaire apostolique. — Charité des Norvégiens. — État du catholicisme dans ce pays. — La fête de l'Assomption — Autres visites à Mgr Fallize. — Lettre rectificative.**

Une crainte m'avait accompagné pendant tout le voyage, c'était de ne trouver à Bergen pas même un Coopérateur salésien qui puisse me servir d'interprète et de guide, et me recommander aux Autorités et aux médecins du lieu. L'unique Coopérateur salésien existant dans toute la Norvège est le Vicaire apostolique Mgr Jean-Baptiste Fallize, qui demeure à Christiania. Encore, si du moins j'avais apporté avec moi quelque recommandation du Gouvernement colombien, mais je n'y avais pas pensé. Je n'avais même pas pu savoir avec certitude si dans cette ville de Bergen je pourrais trouver une église catholique. Mes craintes et mes préoccupations s'augmentaient encore de mon ignorance de la langue norvégienne. Avec un peu de français mêlé d'anglais, je pus, à l'arrivée du bateau à Bergen, me faire conduire à un hôtel, dont le propriétaire écorchait discrètement le français. Ma première question fut celle-ci : « Se trouve-t-il par hasard ici une église catholique ? — Monsieur, me répondit-il, je ne puis rien vous assurer; je crois qu'il n'y en a pas; je me charge de m'en informer et de vous faire

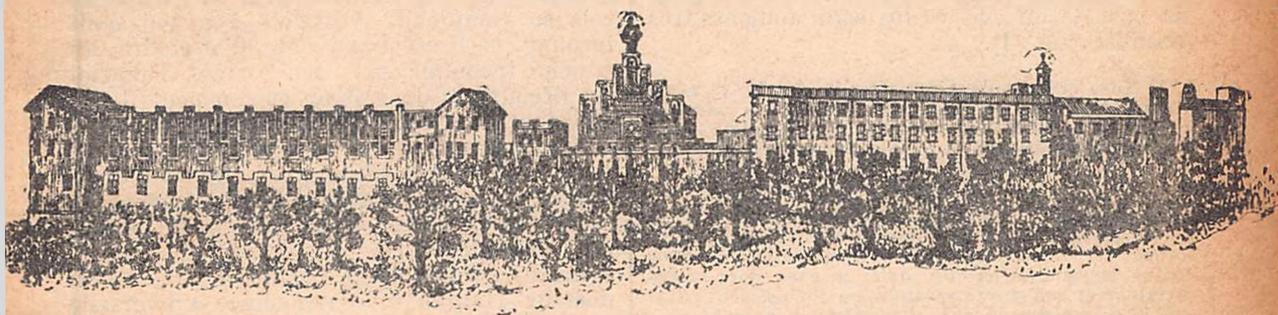
accompagner, dans le cas où il s'en trouverait une. »

Quelques instants après, je sonnais à la porte d'une humble maison contiguë à une église, que par l'extérieur on pouvait assez bien juger catholique. On vint m'ouvrir, et savez-vous qui se présenta ? Un vénérable Monsieur, avec une belle barbe blanche, habillé en laïque, mais avec une croix sur la poitrine et un collet violet, comme en portent les évêques catholiques. Confus, je ne savais que dire, ni quelle langue employer. Il me demanda en norvégien qui j'étais et ce que je désirais; du moins je crois que ce fut sa question, car je n'y compris pas un mot. Au lieu de lui répondre, ce qui m'était impossible, je lui fis à mon tour une question en italien : « Seriez-vous Mgr Fallize, vicaire apostolique de Norvège ? — Précisément, me répond-il en italien, c'est lui-même. — *Deo gratias*, » repris-je, pendant que je m'agenouillais pour baiser son anneau. Un peu étonné, il me fait entrer, et, toujours en italien correct, me demande qui j'étais, d'où je venais et en quoi il pouvait m'être utile. Quand je lui eus dit brièvement qui j'étais, ainsi que mon compagnon, le docteur Fornara, et le but de notre voyage, il me fit mille amitiés, s'entretint longuement avec nous en nous faisant mille demandes, et en nous parlant du Saint-Père et de Rome, où il avait habité plusieurs années pendant sa jeunesse pour y faire ses études ecclésiastiques. Il ajouta qu'il était un lecteur assidu du *Bulletin salésien*, et qu'il admirait beaucoup l'œuvre vraiment prodigieuse et providentielle de Don Bosco et de ses Missions dans le monde entier. A un moment, je pris la liberté de lui demander : « Mais, je vous prie, Monseigneur, comment se fait-il que vous vous trouviez à Bergen, quand votre résidence habituelle est à Christiania ? — Par un vrai hasard, me répondit-il; je suis ici pour peu de jours, afin d'y préparer un hôpital pour nos catholiques, et leur éviter ainsi l'ennuï de se voir porter au milieu des protestants s'ils viennent à être malades; et, grâce à Dieu, les choses vont très bien. Le terrain est déjà acheté dans un endroit élevé et sous peu se fera l'acte notarié. Ça nous coûte la bagatelle d'un demi-million de couronnes (monnaie norvégienne qui vaut 1 fr. 40); un autre demi-million et peut-être plus sera nécessaire pour bâtir, mais nous le ferons, j'en suis certain; je trouve tant de charité parmi nos catholiques et les protestants, que c'est

une vraie bénédiction de Dieu; c'est le dixième hôpital qui se fait en Norvège depuis quelques années, et je suis sûr de réussir avec l'aide de Dieu. » Surpris de ce que j'avais entendu de la charité des protestants en faveur des catholiques, je me permis de lui demander si la charité des protestants pour les bonnes œuvres était vraiment si grande; et il me répondit: « Elle est si grande et si générale, que j'en suis moi-même étonné; principalement quand j'ai recours à eux pour des hôpitaux, ils ne me refusent jamais, tant les riches que les pauvres. » J'appris alors comment dans toute la Norvège, qui compte environ deux millions d'habitants, il y a près de deux cent mille catholiques dépendants de onze missions éparses dans le royaume et desservies par vingt prêtres; que la liberté pour les catholiques y est absolue, « plus que dans certains pays catholiques que je con-

préoccupations regardant le Purgatoire, la Vierge, les Saints, la Confession, tout va en s'affaiblissant; en général ils admettent tout. La moisson est prête, il n'y a plus qu'à prier le Maître qu'il y envoie de bons ouvriers pour la recueillir. Oh! comme ces belles encycliques du Saint-Père, rappelant les Protestants au bercail de Pierre, sont bien suggérées et dictées par le Saint-Esprit! »

La visite se prolongeait outre mesure; et craignant d'abuser de sa bonté, je pris congé de lui, en lui promettant de venir le voir souvent pendant les quelques jours que je devais passer à Bergen. « Certainement, me dit-il avec bonté, venez quand vous voudrez, ce sera toujours un plaisir pour moi et pour le curé, chez qui je me trouve, de recevoir et d'aider dans la mesure du possible un Fils de Don Bosco. Or donc, ajouta-t-il, demain nous voudrions faire une belle fête pour l'As-



Vue générale de l'Oratoire salésien de Sarria (Barcelone).

nais, » ajouta malicieusement Monseigneur; que la tendance des protestants à se faire catholiques est très marquée en Norvège, et qu'il n'avait qu'à remercier le Seigneur et le Saint-Père de lui avoir confié cette Mission si bien préparée. « Bergen, continua-t-il, est de toutes les Missions la plus mauvaise encore, parce qu'elle est fondée depuis peu; sur soixante-dix mille habitants que compte la ville, les catholiques, presque tous convertis, sont à peine deux cent cinquante: mais j'espère que sous peu, grâce à la piété et au zèle des deux prêtres qui vivent ici, ils seront démultipliés, d'autant plus que les ministres protestants et l'évêque lui-même qui réside ici sont très favorables à notre sainte Religion, et ne permettent pas que l'on en parle mal. Je connais des œuvres de théologie protestante, écrites dernièrement, qui pourraient très bien entrer dans nos écoles catholiques; il y a même des ministres qui ne font rien imprimer, traitant de matières religieuses, sans me le montrer et me demander mon assentiment. Pour moi, finit-il par me dire, je suis convaincu que beaucoup de protestants, de la façon dont ils vivent ici, seront sauvés, à cause de la bonne foi dans laquelle ils vivent. Quant aux erreurs ou

somption de Notre-Dame, afin d'obtenir une grâce qui me tient beaucoup au cœur; si vous vouliez chanter la grand'messe à dix heures, vous me feriez plaisir, et j'assisterais pontificalement; après, vous ferez un peu de pénitence avec nous, en acceptant de vous asseoir à notre modeste table. » Je ne pus refuser une si aimable invitation, et le lendemain, dimanche, je pus chanter la messe solennelle dans cette belle église dédiée à saint Paul, apôtre des Gentils, en jouissant en même temps d'une musique vraiment belle et classique formée de trois chœurs de voix féminines, accompagnées par l'orgue. M'étonnant ensuite de ce qu'on eût pu, avec si peu de catholiques, former un si beau chœur: « Ah! me répondit-on, il n'y avait pas que des dames catholiques qui chantaient aujourd'hui; en bonne partie, elles étaient protestantes; en général ici on est très passionné pour la musique, et même les protestants, acceptent volontiers de chanter les louanges du Seigneur dans les églises catholiques. Je me souviens que dans la capitale, Christiania, une dame juive a pris part à une cérémonie catholique dans une de nos églises, et cet hommage au bon Dieu lui a valu la grâce de la conversion; peu de temps après, elle

abjurait pour devenir ce qu'elle est restée, une fervente catholique.»

Durant cette messe, l'église, assez grande, était presque pleine; mais à eux seuls les catholiques ne pouvaient la remplir, puisque, comme je l'ai déjà dit, ils ne sont que deux cent cinquante, d'autant plus que plusieurs avaient déjà accompli leurs devoirs religieux à la messe basse du matin. L'énigme me fut dévoilée ensuite: beaucoup des assistants, principalement des dames, étaient des protestants qui, ou par inclination, ou par curiosité, assistent fréquemment aux cérémonies catholiques, surtout quand il y a l'attraction d'une bonne musique.

Plusieurs autres fois, je retournai avec mon compagnon, voir Mgr Fallize, qui nous enchantait par sa bienveillante et sympathique conversation, et aussi un peu par intérêt, pour recueillir toutes les belles choses qu'il nous racontait sur ce pays; ce dont, pour ma part, je lui suis et lui serai toujours très reconnaissant (1).

(1) Nous croyons devoir insérer ici une lettre rectificative que Mgr Fallize a bien voulu nous adresser à la suite de la lecture de cet article dans le *Bulletin* italien. Nous laissons la parole au vénéré Prélat:

Christiania, 28 novembre 1898.

J'ai lu avec le plus grand intérêt dans le n° 11 de votre *Bulletin* la magnifique relation de Don Evasio Rabagliati sur sa visite en Norvège, et je suis tout confus des bonnes paroles qu'il a eues pour votre serviteur et son œuvre apostolique. Précisément parce que je suis persuadé que cette relation, avec ses précieuses informations sur la lèpre, fera le tour du monde, j'ai à cœur que quelques inexactitudes relatives à notre Mission, dues certainement à mon mauvais italien, ne fassent pas le même voyage.

Actuellement, toute notre Mission norvégienne, encore récente, ne compte pas deux cent mille catholiques, mais quelques milliers seulement, dépendant de quatorze stations, y compris celle de Bergen.

Quant au nouvel hôpital catholique de Bergen, il ne coûtera pas un demi-million, mais seulement quatre-vingt mille couronnes, obtenues par un emprunt hypothécaire, dont nous solderons les intérêts avec une partie de la pension que les malades, tant protestants que catholiques, paieront à l'hôpital. Le terrain non plus, sur lequel sera construit l'hôpital, n'a pas été acheté un demi-million (somme impossible pour notre Mission), mais il fait partie d'une propriété de la Mission, comprenant également l'église et le presbytère, et c'est par conséquent une propriété entière avec toutes ses constructions, dont un spéculateur nous avait offert un demi-million au moment du passage de nos chers visiteurs. Il y avait donc un *quiproquo*. On comprend fort bien, que malgré notre pauvreté, nous n'ayons pas consenti à vendre notre église pour la remplacer par des constructions profanes, quoique cet emplacement, qui n'avait pas grande valeur d'abord, soit devenu maintenant d'un grand prix, par suite de sa position actuelle au centre des affaires.

Finalement, tant les Autorités civiles que quelques ministres et presque tous les laïcs protestants ont pour nous une grande amabilité et nous rendent beaucoup de services; mais ce n'est pas précisément le clergé luthérien de Bergen qui mérite notre reconnaissance, et la majeure partie des protestants norvégiens sont encore loin d'admettre toute la doctrine catholique; mais le fait est que beaucoup, même des ministres, admettent tout, sans cependant pouvoir se décider à se faire franchement catholiques, et c'est de ceux-là que j'avais parlé à nos visiteurs.

### **Le docteur Hansen et sa précieuse découverte. — Les lépreux en Norvège et en Colombie. — Sages lois gouvernementales pour les premiers. — Une promenade dans la montagne.**

Mais le but de mon voyage était de m'occuper des lazarets et des lépreux, et je désirais surtout voir et saluer tout d'abord le docteur Hansen, désormais connu universellement, pour avoir eu la chance d'être le premier à découvrir le bacille de la lèpre, et d'en avoir commencé la culture, ouvrant ainsi un nouvel horizon aux médecins studieux, et rendant l'espérance à des milliers de malheureux lépreux répandus par le monde. Jusqu'à l'heureuse découverte du docteur Hansen, la lèpre avait toujours été réputée incurable. Il n'en est plus ainsi. Les médecins en général croient que cette maladie peut se guérir: et cela se comprend. Autrefois l'ennemi était inconnu, et il est impossible d'atteindre un ennemi inconnu; mais maintenant l'ennemi est découvert; on sait où et comment il vit, comment il commence ses attaques, comment il se développe et se multiplie et comment il se communique aux autres. De là l'espérance fondée de trouver enfin les moyens de le mettre en fuite, ou au moins de l'empêcher de nuire.

La découverte de ce bacille a procuré au docteur Hansen une renommée universelle parmi les savants de notre temps. Ses œuvres traduites dans les différentes langues des pays où règne encore la lèpre y ont certainement concouru pour beaucoup.

Au Congrès de Berlin, tenu en octobre dernier (1897), dans le but unique de combattre cette maladie, le docteur Hansen fut l'objet des marques de la plus vive sympathie de la part de ses 120 collègues, et de l'empereur Guillaume lui-même, qui voulut le voir et le féliciter personnellement de ses découvertes; et si de ce Congrès, où se trouvèrent les plus insignes et savants docteurs du monde, peut sortir quelque fruit, ce sera dû principalement au docteur Hansen. Or c'était avec un homme

Cependant, si nous ne sommes pas encore arrivés au point où ces messieurs nous croyaient déjà, nous marchons hardiment en avant et nous espérons voir bientôt briller le jour heureux où la lèpre spirituelle, comme la lèpre corporelle, abandonnera ce beau pays et ce noble peuple. Les prières des Fils de Don Bosco m'aideront certainement à hâter la venue de ce jour.

Je ne trouve pas de paroles suffisantes pour vous dire combien je vous suis reconnaissant d'avoir bien voulu adresser vos amis à l'unique Coopérateur sa-lésien de Norvège. Si vous voulez me faire plaisir, dites à tous mes frères Coopérateurs et à tous vos confrères qui pourraient jamais venir en Norvège pour en admirer les beautés, qu'il ne pourrait pas m'arriver de plus grand bonheur que de les recevoir et de leur rendre service. Croyez-moi

Votre frère dévoué en J.-C.

† J.-B. O. FALLIZE,

Vicaire apostolique de Norvège.

aussi savant et aussi renommé que je devais traiter; franchement j'avais quelque crainte que, à cause de ses occupations, et peut-être aussi de ses préoccupations, il ne voulût ou ne pût me recevoir, ou que tout au plus il se bornât à m'accorder une visite de médecin, comme on dit vulgairement. Tout cela n'était qu'un jeu de mon imagination.

A peine avais-je mis le pied sur le sol de Bergen, où réside habituellement le docteur Hansen, que de l'hôtel où je me trouvais, je lui fis savoir qu'un prêtre étranger, venu exprès de la Colombie, désirait le voir, et qu'il voulût bien me fixer un jour et une heure pour avoir avec lui une conférence: il était trois heures après-midi. Voici sa réponse:

à dix heures, il répondit à toutes mes questions, résolut toutes mes difficultés et me donna des renseignements précieux que je ne songeais pas toujours à lui demander.

D'abord et par-dessus tout, le nombre des lépreux en Colombie lui parut un chiffre fabuleux, à peine admissible; il est en effet incroyable qu'une nation qui ne compte pas quatre millions d'habitants ait un nombre aussi grand de malades. « La Norvège, dit-il, a la mauvaise réputation d'être la nation d'Europe la plus atteinte par la lèpre, elle l'est sûrement, et cependant elle n'a plus que six cents lépreux. Il y a cinquante ans, elle en avait de quatre à cinq mille; mais aujourd'hui les choses ont bien changé en notre faveur. »



**Oratoire de Sarria. — Côté des artisans.**

« A cinq heures je me trouverai à l'hôtel où vous habitez, pour me mettre à votre disposition. » Et à cinq heures précises on m'annonçait le docteur Hansen. Les salutations faites, sans perdre une minute, je lui exposai mes désirs, et j'entrai dans mon sujet, en parlant français, le seul moyen de nous comprendre. Je m'étais figuré mon interlocuteur un peu plus âgé, grave assurément, enfin préoccupé, comme en général le sont les hommes adonnés aux recherches scientifiques, et plus encore les hommes de la médecine; je reconnus de suite qu'en cela je m'étais encore trompé. Ce célèbre médecin n'est plus un jeune homme, mais cependant ce n'est pas un vieillard; il a ses soixante-cinq ans, mais les porte très bien, et montre même qu'il ne s'en inquiète pas. Quant au sérieux, à la préoccupation, c'est l'homme le plus aimable, le plus affable et le plus simple que j'aie jamais vu. Il suffit de dire que la demi-heure de conférence que je lui avais demandée comme une grande faveur dura cinq heures consécutives. De cinq heures

Il me fit alors cent questions pour découvrir la cause du mal. Il voulait surtout savoir ce qu'avait fait et ce que fait présentement le gouvernement de la Colombie pour empêcher que le mal ne se répande et prenne des proportions menaçantes. Ce qui le frappa le plus fut de savoir que, dans un siècle à peine, le mal avait pu faire tant de chemin, et que, de cent lépreux qu'il y avait à la fin du siècle dernier, il s'en trouve actuellement trente mille. « Voilà, se disait-il à lui-même, une preuve de plus de la contagion de la lèpre; on discute encore aujourd'hui si elle est héréditaire, je ne le crois pas; mais il est impossible de ne pas admettre qu'elle soit contagieuse; le fait de la Colombie, un nombre aussi considérable de malades chez une nation si réduite, en un temps aussi court, ne s'explique point si la lèpre n'est pas vraiment contagieuse. »

Puis il ajouta: « Voilà trente-cinq ans, quand je dirigeai mes études du côté de cette maladie et m'y consacrai entièrement, il n'y

avait pas moins de quatre mille malades ici en Norvège; maintenant je puis assurer qu'ils ne dépassent pas six cents, et j'espère que dans peu d'années ce nombre sera entièrement réduit à zéro. Mais ici notre gouvernement s'en préoccupe, travaille et dépense. Voyez, me disait-il, dans ces trente-cinq ans, je lui ai fait dépenser des millions à mon gouvernement; mais en échange je lui en ai fait retrouver bien d'autres. Je ne puis que dire du bien de mon gouvernement, et le louer surtout d'avoir adopté toutes les mesures que les médecins lui ont suggérées. Jusqu'en 1835 il allait plutôt à la *bonne franquette*: il y avait peu de lois et trop peu les observaient. Mais en cette même année j'envoyai moi-même aux Chambres de la nation norvégienne un projet de loi, que j'ai eu la bonne fortune de voir approuvé dans toutes ses parties. Les articles sont peu nombreux, mais concluants et décisifs: l'isolement des lépreux en est la base. » N'ayant pas sur lui le texte imprimé de la loi, il prit une plume et m'écrivit les principaux articles. Les voici fidèlement résumés:

1° Obligation pour les médecins de dénoncer au docteur Hansen lui-même tout malade atteint de la lèpre qu'ils viendraient à découvrir. Celui-ci ensuite le dénonce à l'Autorité sanitaire de la ville ou bourg où se trouve le malade. L'autorité sanitaire doit procéder immédiatement à l'isolement qui est de deux sortes.

2° Si le malade préfère rester dans sa maison et à les moyens d'y vivre commodément, on le lui permet, à condition qu'il promette sérieusement de ne jamais sortir de chez lui; qu'il ne couche jamais avec personne; que nul, autour de lui, ne se serve jamais de quelque chose qui lui appartienne, effets, linge, sièges, livres, objets de toilette, etc., etc. Sans ces conditions, fût-il très riche, on n'accorde à aucun lépreux de rester dans sa maison.

3° Si le malade est pauvre, et ne peut se procurer les moyens d'existence dans les conditions énumérées ci-dessus, alors il devra être conduit à un lazaret, bon gré mal gré.

4° Dans le cas où le malade serait une personne mariée, il est encore obligé de laisser sa famille, à moins que le Préfet de la Province ou l'Autorité ecclésiastique n'en décident autrement.

5° Les Autorités gouvernementales donneront tout le nécessaire aux lépreux renfermés dans les lazarets.

L'article qui regarde les personnes mariées me surprend et j'interromps: « Mais, dites-moi, cher docteur, la loi ne défend donc pas ces mariages de personnes saines avec des malades? — Non, me répond-il, la loi ne dit rien à cet égard, elle ne parle que des personnes mariées et frappées de la maladie après leur mariage. La loi qui aurait ainsi restreint la liberté des citoyens aurait été odieuse. Du reste, observez les autres lois, le ma-

riage mixte devient impossible. Les malades enfermés dans les lazarets ont bien autre chose à penser qu'à se marier; leur première pensée est de se préparer à la mort. Quant aux autres qui restent dans leurs demeures, obligés, comme ils le sont, à vivre séparés de tous, et enfin sans relations avec les personnes du monde, le mariage leur est également impossible; encore le voudraient-ils qu'ils ne trouveraient personne qui consentirait à les accompagner à l'autel. Quant à moi, qui depuis tant d'années suis en rapport continu avec les lépreux de mon pays, je ne connais pas un seul fait de ce genre, c'est-à-dire qu'une personne saine se soit mariée avec une personne malade. »

A un certain moment il me dit: « Ici nous sommes mal à l'aise: dans les hôtels on ne respire généralement pas un air très pur; si vous ne vous sentez pas trop fatigué du voyage, je vous inviterai, vous et votre compagnon, à faire une belle promenade jusque sur la montagne qui domine la ville. De là-haut, on voit un des plus beaux panoramas qu'on puisse s'imaginer; nous y trouverons de quoi nous restaurer, car il y a un hôtel où l'on est bien servi. » Il était impossible de dire non, même par courtoisie, et encore plus dans mon intérêt; ainsi j'aurais le temps et la commodité de prolonger une conversation aussi instructive pour moi. J'acceptai donc avec reconnaissance.

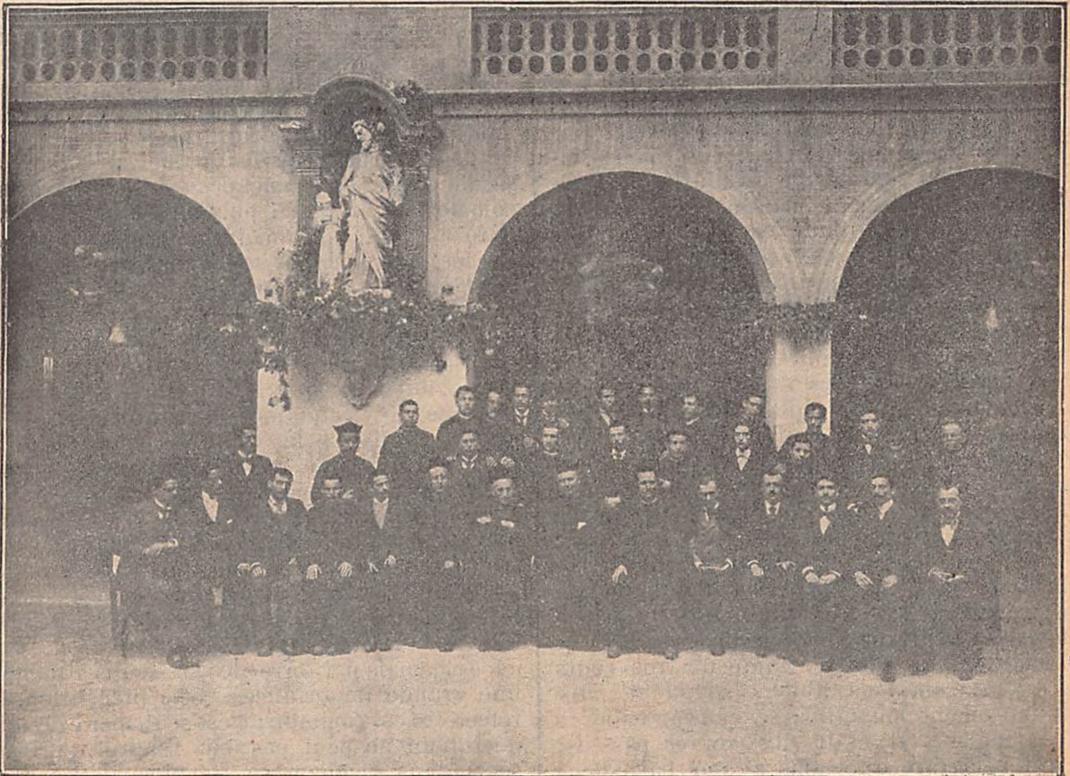
Dans la montée, qui se fit lentement, durant une heure et demie, il traita mille sujets, et je le laissai dire, surtout pour ne pas trop l'ennuyer avec toutes mes questions sur la lèpre. J'appris ainsi beaucoup de belles choses relatives à la ville de Bergen, qu'il aime tant, soit parce qu'il y est né, soit aussi parce que c'est là qu'il fit, il y a à peine quelques années, sa grande découverte du bacille de la lèpre. « Il semblerait presque impossible, me disait-il par exemple, qu'ici, à cette latitude, soixante degrés et demi, où nous nous trouvons, on puisse jouir d'une température aussi délicieuse: il en est pourtant ainsi. Les étrangers en général croient que nous vivons dans les neiges et les glaces perpétuelles, et viennent ici comme s'ils allaient au Pôle nord! A Bergen il ne neige presque jamais; le vent glacial du Pôle ne nous atteint pas, parce qu'il est arrêté et détourné par ces montagnes qui entourent presque complètement la ville; notre port est très sûr; la végétation est telle qu'on peut l'avoir sous des climats tempérés. C'est à cause de ces avantages et d'autres encore que Bergen attire si fort les étrangers; il nous en vient beaucoup pendant l'été, de toutes parts. C'est principalement l'Angleterre, l'Allemagne, la France, le Danemark, qui nous envoient le plus grand nombre de touristes. La ville déjà assez grande par elle-même, avec ses soixante-dix mille habitants, semble alors, changée en une vraie capitale européenne.

L'empereur Guillaume ne reste pas une année sans venir nous visiter et passer quelques semaines chez nous, signe certain qu'il s'y trouve bien; la nouvelle de la mort de Bismark l'a surpris ici. »

**Une demande un peu hasardée et malicieuse — Le meilleur remède contre la lèpre. — Nécessité absolue de l'isolement. — Visite aux lazarets. — Le travail apporte deux bienfaits aux lépreux.**

Je le laissais dire; mais franchement, j'aurais désiré donner un autre cours à la con-

guérison de la lèpre. Malgré la découverte du bacille, la maladie, selon mon opinion, doit être rangée parmi les incurables; elle cessera de l'être, seulement lorsqu'on arrivera à trouver un animal qui ne soit pas réfractaire à la lèpre, et jusqu'à maintenant cet animal n'a pas encore été trouvé. Quelques médecins avaient cru le contraire, entre autres le docteur Carrasquilla de Colombie, mais moi je ne le croirai jamais. Dans nos lazarets de la Norvège, on a essayé tous les remèdes indiqués par les médecins, mais aucun n'a réussi; ici à Bergen, j'ai des médecins qui travaillent avec moi et ne font qu'appliquer les remèdes



**Anciens élèves de l'Oratoire de Sarria.**

versation, si c'eût été possible. Je profitai pour cela d'une pause qu'il fit, et je lui demandai: « Cher maître, avez-vous guéri beaucoup de lépreux dans ces trente-cinq ans, depuis que vous leur avez consacré votre existence, vos études et toutes vos sollicitudes? » La demande était un peu hasardée et même un peu malicieuse; mais il la prit en bonne part et répondit: « De guérison radicale, je n'en ai constaté aucune, jusqu'à maintenant, et je ne crois pas en faire jamais. Je doute que d'autres soient plus heureux. Même j'ajouterai qu'en cela jusqu'à maintenant j'ai été vraiment sceptique: je n'ai jamais cru à la

qui m'arrivent du monde entier, mais sans aucun résultat. Pour le moment, ajouta-t-il, le meilleur remède est l'hygiène, beaucoup d'hygiène; pour moi, je puis assurer que jamais la lèpre ne sera constatée chez une personne qui se tient propre, qui connaît et pratique les règles générales de l'hygiène. Même chez les malades atteints de la lèpre, l'hygiène est d'une grande importance, parce qu'ils arrivent encore à arrêter le mal, qui les fait beaucoup moins souffrir. C'est ce que je recommande le plus à tout le monde, et particulièrement à mes malades des lazarets; enfin des bains, beaucoup de bains: l'eau coûte si peu! Des

promenades fréquentes dans les jardins qui entourent les lazarets; beaucoup d'aération dans toutes les chambres, principalement dans les dortoirs; des mets sains et substantiels: point de liqueurs. Vous verrez, vous verrez, continua-t-il, quand vous viendrez visiter mes hôpitaux, alors vous pourrez vous convaincre de ce que j'avance. Du reste, l'espérance d'arriver à une guérison complète est si peu sûre, que je le dis clairement, je ne m'en occupe presque pas. Toute ma vie, je la passe dans mon laboratoire de chimie; c'était d'abord pour découvrir le bacille; maintenant qu'il est trouvé, c'est pour le cultiver; et j'en ai toujours beaucoup en culture; je ne fais pas autre chose. Je ne visite jamais des personnes atteintes d'autres maladies; je n'ai pas le temps et la pratique me manque. Dans les lazarets mêmes, je ne m'occupe presque pas des malades; pour cela j'ai d'autres médecins à ma disposition; ma mission, par attrait personnel, et aussi par le choix de mon gouvernement, est l'étude du bacille; je suis introuvable, sinon à la maison et dans mon laboratoire. Voilà toute ma vie d'environ quarante ans d'études médicales. »

Je lui demandai ensuite s'il serait mieux d'avoir des lazarets dans des îles, ou dans les environs des villes... « Pour moi, c'est la même chose, me répondit-il; ici, il y a intérêt à les faire dans des îles, là au contraire, dans le voisinage des villes pour mieux les surveiller et y pourvoir plus facilement. Tous nos lazarets, les deux que nous avons à Bergen, celui de Molde, un autre plus au nord, à Throdjenn, et tous ceux que nous avons en Norvège, sont tous proches des villes; le point principal de la question c'est l'isolement et c'est capital; cela étant donné, les lazarets sont bien partout. »

Tout en causant, nous étions arrivés au sommet de la montagne, haute de trois cents mètres environ, nous avions soupé et puis tout doucement nous étions revenus aux abords de sa maison. Il était dix heures passées; ce qui veut dire que nous avions parlé pendant cinq heures. En prenant congé de lui, il me dit: « Demain c'est dimanche, et comme tout bon chrétien (notez que le docteur Hansen est protestant) le dimanche je ne travaille pas; je me repose et fais quelque petite chose plus agréable; alors au revoir, à lundi onze heures précises, au lazaret, situé dans telle rue, où je me trouverai certainement. » Tout en disant cela, il me donnait par écrit la route à suivre, pour que je puisse le trouver plus facilement.

Le lundi, à onze heures, avec mon inséparable compagnon, le docteur Fornara, qui me fut si utile durant ce voyage, je sonnais à la porte du lazaret. En attendant qu'on nous ouvrît, je pus lire cet avis écrit en anglais sur la porte: *Personne ne peut entrer ici sans une permission spéciale de l'autorité civile ou des mé-*

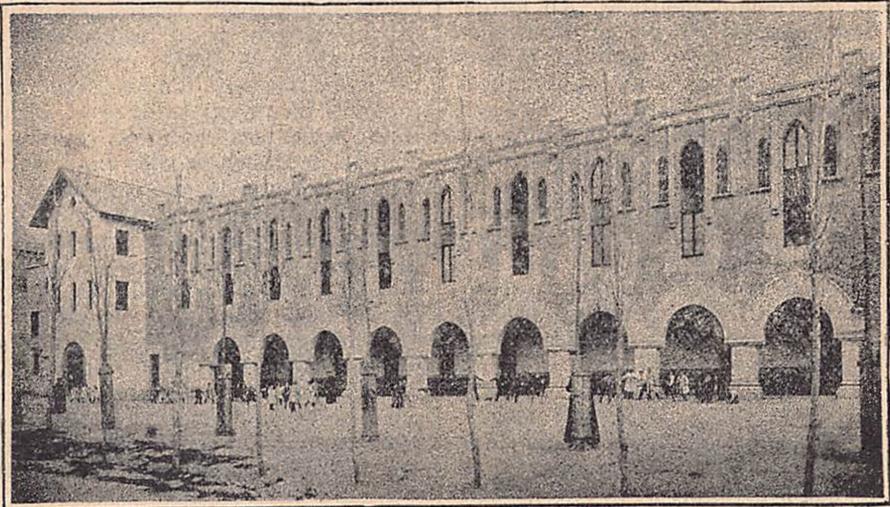
*decins attachés à l'établissement.* « A la bonne heure, me dis-je, si cela se faisait en Colombie... » On nous conduisit directement au laboratoire de chimie, où se trouvait le docteur Hansen. Au cours de cette seconde entrevue, il nous traita encore plus familièrement que dans la première: nous étions de vieilles connaissances et de véritables amis.

Sans perdre de temps, après une courte inspection de tout ce petit monde de choses renfermées dans le laboratoire, commença aussitôt la visite de l'établissement. Il est tout en bois, divisé en différents corps; le bâtiment principal a une longueur de soixante-dix mètres sur sept environ de largeur: les autres ont la même largeur, mais une moindre longueur; tous ont deux étages. A part, mais renfermées dans le lazaret, est la pharmacie, avec le chalet des bains chauds et froids, la résidence des infirmiers, les bibliothèques, etc. Tout à l'entour, un grand jardin, puis un parc avec de beaux arbres, où les malades ont l'autorisation d'aller se promener et causer entre eux, comme il leur plaît; puis plus loin, à l'extrémité du parc, une magnifique pièce d'eau où les malades peuvent se baigner, tout en ayant les bains dans la maison. Les chambrettes sont toutes égales, très propres et bien aérées; les lits sont de vrais lits, non pas comme ceux des malades de *Contratacion*, qui n'ont souvent d'autre lit que le sol ou une peau sur laquelle ils s'étendent misérablement. Aux quatre angles de la chambre sont les lits; auprès de chacun une chaise et un petit fauteuil; au milieu rien, ou une petite table. Dans les corridors et dans les chambres mêmes, de loin en loin, je remarquai de petits récipients en bois, remplis de cendre ou de sable fin. Les malades ne doivent pas cracher ailleurs. Quand ils ne peuvent pas quitter le lit, ils crachent alors dans un petit vase *ad hoc*, jamais par terre; les médecins attachent une grande importance à cette précaution. Le réfectoire est commun; c'est seulement lorsque quelqu'un ne peut pas s'y rendre qu'il est servi dans sa chambre. De plus, il y a deux grandes salles où l'on travaille; dans l'une je vis des hommes occupés en silence à faire des filets, ou d'autres différents travaux; dans l'autre, des femmes cardaient de la laine, filaient ou cousaient. « Je suppose que le travail n'est pas obligatoire pour ces malheureux, dis-je au docteur. — Non, me répondit-il, seulement on le leur conseille et on les engage fortement à faire quelque chose toutes les fois que le mal le leur permet. Ils en tirent un double avantage: d'abord, une occupation les distrait et ils pensent beaucoup moins à leur situation, car c'est une grande chose de trouver le moyen de relever le moral de ces pauvres gens, et, avec le travail, on y arrive en partie; ensuite le second avantage qu'ils y trouvent, c'est qu'avec leur travail ils peuvent gagner quelques sous, et l'intérêt est un rouage qui fait mouvoir bien du monde.

— De manière que, observai-je, le gouvernement et la municipalité achètent et payent le travail de ces gens; et qu'en font-ils? — Les choses qui sont utiles pour le lazaret restent ici, les autres sont vendues au public, me répondit-il. — Au public? observai-je aussitôt. — Oui, c'est-à-dire qu'une fois désinfectés, il n'y a plus aucun danger. D'ailleurs, c'est si peu de chose ce qu'ils peuvent faire, qu'il n'y a pas beaucoup d'articles qui passent au public. Ainsi on obtient qu'ils travaillent avec plaisir et application; le gain est tout pour eux, et avec cela ils peuvent satisfaire leurs menus plaisirs. Le travail, d'ailleurs, fait aussi partie de l'hygiène.

je suis ici et que je vois une foule d'employés en contact journalier avec les malades, on n'a pas encore constaté un seul cas de contagion. Au moins une ou deux fois par semaine, malades et bien portants doivent prendre un bain complet, mais je leur conseille de le faire plus souvent, même tous les jours.» Avis à qui de droit, me dis-je en moi-même: le préservatif est très simple.

Pour faire une petite digression, je dirai que même dans ces lazarets, comme d'ailleurs dans les hôpitaux en général, se trouvent les *sœurs* protestantes connues sous le nom de *diaconesses*. Elles font aussi certains vœux, y compris celui de chasteté, mais non perpé-



Oratoire de Sarria — Côté des étudiants.

**Les diaconesses. — Riche bibliothèque fruit de l'intempérance. — Belles paroles dans la bouche d'un protestant. — Offre et remerciements. — Adieux. — Conclusion.**

J'avais une vive curiosité de savoir qui assistait les cent vingt lépreux renfermés dans le lazaret, et je priai enfin le docteur de me le dire. « Quant à cela, répond-il, la chose est bien simple: les malades peu atteints, qui peuvent rendre quelque service, sont les premiers requis, et on les paye comme s'ils étaient en bonne santé; pour tout le reste on prend des personnes étrangères. — Et vous en trouvez? — Quand on en a besoin, reprend-il, bien entendu qu'elles sont largement rétribuées. — Mais elles n'ont pas peur de la contagion? observai-je encore. — Aucune n'en a peur, que je sache; l'hygiène que je leur prescris, et qu'elles observent fidèlement, les rend indemnes; et toute mon hygiène la voici: de l'eau, beaucoup d'eau, beaucoup de bains. D'ailleurs depuis tant d'années que

tuelle; elles préfèrent laisser ouverte la porte qui conduit à l'autel. Dans le cas, très probable, où ces diaconesses *sui generis* trouvent quelqu'un qui leur convienne, elles laissent alors facilement l'hôpital, renoncent à leur vœu et en font un autre, en jurant de garder jusqu'à la mort la chasteté conjugale.

Ceci dit, revenons à notre affaire. Ce qui attira le plus mon attention dans ce lazaret, ce fut la bibliothèque composée de plusieurs milliers de volumes, tous magnifiquement reliés.

Le docteur remarqua mon étonnement et me dit: « Voulez-vous savoir qui nous donne tant et de si belles œuvres? Vous ne le croiriez pas, et c'est pourtant la vérité: c'est un vice, celui de l'intempérance. La société qui a le monopole de l'alcool est obligée par la loi de donner au gouvernement tant pour cent sur ses recettes, et par une autre loi, ce capital, qui n'est pas mince, car il dépasse cent mille couronnes par an, doit uniquement servir à former, conserver et augmenter les bibliothèques des hôpitaux, principalement des

lazarets. L'existence et l'entretien de notre bibliothèque, qui est vraiment riche, sont dues à ce monopole de l'eau-de-vie; par cela, vous pouvez juger des ravages du vice qui y pourvoit. »

Voilà donc, me dis-je, où l'on trouve les capitaux pour les grandes œuvres de bienfaisance; pourquoi tous les gouvernements n'en feraient-ils pas autant, surtout ceux qui manquent d'argent, et ont tant de choses à faire à la fois ?

Après nous avoir tout montré, le docteur Hansen nous invita à visiter également l'autre lazaret, qui n'est éloigné que d'un quart d'heure du premier. Celui-ci aussi est tout en bois, et également à deux étages. La forme cependant en est légèrement modifiée. Au milieu se trouve une immense salle, avec des sièges tout autour, où les malades peuvent se promener à l'aise. De chaque côté, les chambres qui ici ne renferment qu'un seul lit, des sièges, un fauteuil et une armoire. « Voici, nous dit le maître, le vrai genre du bon lazaret; c'est ainsi que je les voudrais, et je les ferais ainsi si je pouvais recommencer. Une grande salle au milieu pour la promenade et la conversation des malades pendant le jour, ce qui permet d'aérer parfaitement les chambres; seulement ces chambres de lépreux sont trop petites. Je ne voudrais pas moins de trente mètres cubes d'air pour chaque malade; ainsi l'atmosphère ne pourrait pas se vicier, et tout le monde se trouverait bien. Ce second lazaret sera bientôt supprimé: il ne possède plus que soixante lépreux; on les transportera au premier, qui peut en contenir deux cent quatre-vingt, et ainsi après l'avoir désinfecté, il pourra être converti en hôpital pour les phtisiques qui sont par trop abandonnés ici. »

En voyant ces deux grandes constructions entièrement en bois, je supposai que cette manière de bâtir était beaucoup plus hygiénique, et je demandai au docteur de vouloir bien me dire son opinion à ce sujet: « Sur ce point, je suis indifférent, me répondit-il: nos lazarets sont en bois, comme beaucoup d'autres édifices de la ville, par la raison que le bois est ici en abondance, et coûte moins cher que d'autres matériaux. Une autre raison, tout à fait secondaire, c'est que les parquets de bois sont beaucoup plus faciles à tenir propres, à moins qu'il ne s'agisse de pavage de marbre, ce que l'on trouve difficilement. »

Toute ma curiosité paraissait satisfaite; mais, avant de quitter le docteur, je voulus encore lui poser une question: « Je suppose, lui dis-je, que tous les autres lazarets de Norvège sont plus ou moins semblables à ceux-ci; alors il nous est inutile de continuer notre voyage pour les aller visiter. — Vous avez raison, répondit-il, le lazaret de Molde est déjà supprimé, faute de malades; le seul important est celui de Throdjenm, mais il est tout à fait au nord, et vous n'y trouveriez rien de nouveau, il est absolument

construit dans les mêmes conditions que ceux de Bergen; les autres sont insignifiants, et vous perdriez votre temps en y allant. — Mais au moins, ajoutai-je, un voyage en Suède, à Stockolm par exemple, pourrait peut-être nous profiter? J'ai entendu dire qu'en Suède aussi il y avait beaucoup de lépreux... — C'est une erreur, je crois, reprit le maître, en Suède il n'y a que très peu de cas de lèpre, et seulement au nord: à Stockolm, elle a entièrement disparu depuis longtemps; si vous n'avez pas d'autre motif de visiter la Suède, vous pouvez y renoncer, ce serait du temps perdu. »

Je le remerciai de grand cœur, au nom de mon compagnon et au mien, et je l'assurai que je conserverais toujours une profonde reconnaissance pour toutes ses bontés. Il voulut alors que je lui redise mon nom, et en apprenant que j'étais prêtre catholique et religieux, il me dit d'un ton convaincu: « J'ai toujours beaucoup admiré la religion catholique, avec ses religieux et ses Sœurs de charité. » Belles paroles dans la bouche d'un homme tel que le docteur Hansen.

Enfin voulez-vous savoir jusqu'où il poussa l'amabilité? « Si jamais, me dit-il, vous aviez besoin de moi en Colombie, j'irais volontiers, mais à une seule condition, c'est que votre gouvernement le demande au gouvernement de Norvège. Cette permission obtenue, je pars immédiatement. » Je le remerciai encore de son dévouement, mais je doute que nous y puissions recourir, car en Colombie nous avons plus besoin d'un médecin qui tue le bacille que d'un savant et d'un chercheur.

Il était environ deux heures de l'après-midi quand nous primes congé de lui, et nous retournâmes à l'hôtel pour mettre en ordre toutes les notes que nous avons prises en passant. Cette seconde conférence avait donc duré trois heures. Je ne pouvais rien désirer de plus maintenant, j'avais pleinement atteint le but de mon voyage en Norvège. *Deo gratias.*

« Mais à quoi bon, demandera sûrement quelque lecteur, à quoi bon cette relation dans le *Bulletin salésien*... Nous ne possédons plus la lèpre dans nos régions, pourquoi nous parler d'un ennemi vaincu et détruit depuis des siècles. » A cela nous répondrons d'abord que le *Bulletin salésien*, publié en six langues, va dans toutes les contrées du monde, en Europe, en Afrique, en Asie et même en Amérique. Ces notes de voyage peuvent donc servir à d'autres. Et puis, quoique nous n'ayons plus chez nous que quelques cas isolés de lèpre, car il y en a malheureusement, le mal peut toujours être importé, et dans ce cas il est toujours très utile de savoir l'attaquer et se défendre, sous peine de se voir envahi, comme le sont certaines Républiques de l'Amérique du Sud.

D. EVASIO RABAGLIATI,  
prêtre salésien.



## LES ŒUVRES DE DON BOSCO HORS DE FRANCE

### ITALIE

**BOLOGNE.** — *Inauguration solennelle de l'Oratoire salésien.* — Au mois de mars 1897, nous racontions à nos lecteurs l'installation provisoire des Fils de Don Bosco dans la ville de Bologne. C'était à la suite du splendide Congrès salésien tenu dans cette ville en 1895, Don Rua, au milieu des applaudissements qui retentissaient encore au lendemain de ces brillantes assises, avait promis d'envoyer ses enfants dans le courant de l'année suivante

et le 21 février 1897 on en bénissait solennellement la première pierre. Ce n'est pas de cette cérémonie que nous voulons parler, puisque nous l'avons racontée tout au long dans le *Bulletin* du mois d'août 1897, en même temps que nous donnions la vue d'ensemble de ce futur Oratoire.

Aujourd'hui nous voulons raconter l'inauguration solennelle au moins d'une partie de l'édifice.

Voici comment l'*Avenir* de Bologne du 31 mai, décrit cet heureux événement :

Hier avait lieu non loin de la porte Galliera, l'inauguration solennelle de l'Institut Salésien de la Vierge de Saint-Luc. Fête simple et de tous points réussie.

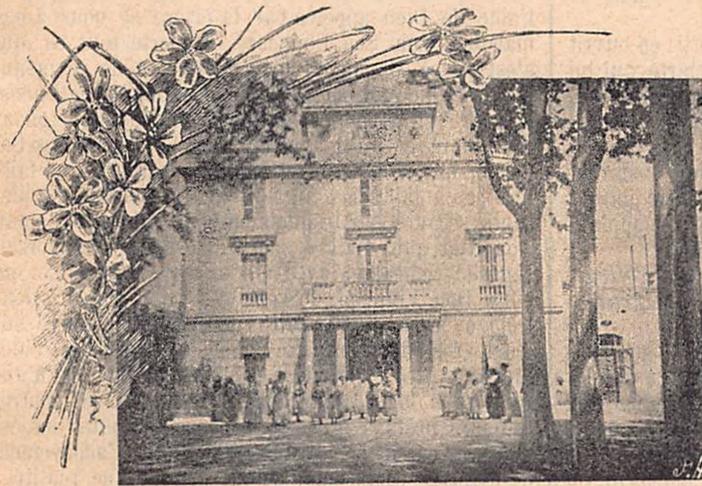
Un grand nombre de Coopératrices et de Coopérateurs de Don Bosco y prirent part, à tel point que, lorsque S. E. le Cardinal archevêque, accompagné de S. G. Mgr Zoccoli, évêque de Sébaste et de Don Rua, vint prendre place dans la *loggia* du gracieux édifice, une grande partie de la prairie située en face se trouvait couverte d'un public choisi.

Les chanteurs entonnèrent aussitôt un hymne à quatre voix, dédié à Son Eminence.

Mgr Carpanelli, Directeur des Coopérateurs, prit ensuite la parole, et dans une heureuse improvisation, compara cette fête d'inauguration à

un printemps fleuri, au baptême d'un nouveau-né. Le printemps est riche de promesses, le baptême est rempli d'espérances, ainsi cette solennité est pleine de promesses et d'espérances. Ces promesses et ces espérances ne pourront jamais faillir, parce qu'elles ont Jésus-Christ pour fondement, avec son amour et son esprit. La pierre, que Son Eminence bénissait il y a un peu plus d'un an, et qu'elle enferrait dans les entrailles de la terre, est le signe véritable de cette base, sur laquelle repose l'Œuvre salésienne, solide fondement béni de Dieu et qui durera toujours.

L'orateur considéra ensuite ce qui avait déjà été fait pour cet Institut, et ce qui reste encore à ac-



**Façade de la Maison Sainte-Dorothée.**

s'établir définitivement à Bologne qui ne les possédait pas encore. C'est ainsi qu'au 8 décembre 1896, les Salésiens ouvraient un Patronage, dans un local provisoire. Un Comité local se formait immédiatement sous la présidence vraiment effective de S. E. le Cardinal Svampa, archevêque de Bologne; un terrain était acheté, et tout se préparait pour l'installation d'un Institut salésien comprenant église monumentale, internat scolaire, ateliers et Patronage.

M. Edouard Collamarini, professeur d'architecture, dressait les plans du nouvel Institut,

complir pour achever le plan tracé. Beaucoup reste à faire: la charité des Bolonais doit donc s'industrialiser pour qu'on puisse reprendre au plus tôt les travaux.

La Vierge de Saint-Luc, a qui est dédié l'Institut, regardera l'achèvement des travaux comme un triomphe qui lui est dû: son honneur est engagé dans l'entreprise.

Nos aïeux ont rattaché son église à la ville par une interminable chaîne d'arcades (1), nous, nous devons travailler à achever le nouveau temple qu'Elle s'est choisi à la base de cette colline.

Monsieur termina en exprimant le désir que l'on puisse poser au mois de septembre prochain la première pierre des nouvelles constructions.

Ce discours fut suivi de la lecture d'un gracieux *Salut à Don Rua* et du chant du psaume *Laudate pueri* en faux-bourdon. Puis l'*Orphelin*, petit récit, et enfin ce fut le tour de M. le chanoine Massotti, prêtre savant et lettré, dont la voix sympathique ne manque jamais de se faire entendre dans nos fêtes. Il nous récita quelques vers, remplis de cette élégance et de cette grâce, qui sont la précieuse caractéristique de ce vaillant poète. Le public lui en témoigna tout son plaisir par une véritable salve d'applaudissements. Enfin une barcarole — *Sur l'onde* — termina la première partie de cette belle séance.

Le Directeur de l'Oratoire, Don Viglietti, en ouvrit la seconde partie, et exposa, avec la clarté qui lui est habituelle, tout en y joignant un peu d'humour, les petites misères de sa maison, en faisant gentiment appel à la charité des Bolonais pour le débarrasser de ces ennuis. Ses auditeurs n'y resteront sûrement pas sourds, nous en avons pour garant la douce hilarité qu'il sut produire et les applaudissements qui accueillirent sa demande.

Un second récit *Comme on s'amuse au Collège*, suivit ce rapport, puis l'on chanta le *Magnificat* en faux-bourdon.

Don Rua se lève alors: aussitôt se fait un religieux silence, car tous veulent entendre sa parole. Don Rua sent d'abord le besoin d'épancher son cœur. Il approuve le choix du *Laudate pueri* parce que c'est vraiment le Seigneur qu'il faut louer dans cette inauguration, car c'est à Lui seulement qu'on la doit. Heureux choix encore que celui du *Magnificat*, hommage à la Vierge Marie, qui a pris cette œuvre sous sa protection. Mais la gratitude de Don Rua s'étend davantage, elle va encore à notre éminentissime Archevêque, à Mgr l'évêque de Sébaste, à Mgr Carpanelli, à toutes les dévouées Coopératrices et à tous les zélés Coopérateurs. C'est par eux que s'est faite cette maison qui s'appelle vraiment l'Oratoire du miracle, par la rapidité et l'élan avec lesquels il a pu surgir. Lui, qui a

(1) Pour bien comprendre ce passage du discours de Mgr Carpanelli, nos lecteurs voudront bien se reporter à *Bulletin* de mai 1895 dans lequel nous avons décrit l'église de la Vierge de Saint-Luc, construite sur une colline aux portes de Bologne, et dans lequel nous donnions une vue de l'immense portique qui unit cette église à la ville de Bologne. Le nouvel Institut salésien se trouve près de la porte Guilierna, en dehors de la ville et touche à ce portique.

vu s'élever tant d'oratoires dans toutes les parties du monde, ne connaît pas d'exemple que l'on puisse opposer à celui de Bologne. Mais tout n'est pas fini, comme l'a dit Mgr Carpanelli. L'église manque encore, ainsi que les locaux destinés au Patronage. Don Rua insiste sur la grande utilité de ces Patronages, et il cite quelques exemples rapportés de son récent voyage d'Espagne, pour démontrer cette utilité. Puis il termine en faisant sien le vœu exprimé déjà par Mgr Carpanelli, c'est-à-dire en souhaitant de voir bientôt le jour où s'achèvera l'Oratoire. Les paroles de Don Rua furent saluées par une gracieuse ovation.

Et l'on passa au morceau capital du programme musical, c'est-à-dire à l'exécution de l'*Ave Maria* à quatre voix d'Arcadelt (1540). Ce chant vraiment pieux fut vivement goûté pour sa simplicité et la pureté de son parfum palestrinien. L'exécution en fut admirable, par l'accord parfait des voix, l'exactitude et la précision des nuances. Aussi les applaudissements ne furent-ils pas ménagés.

S. E. le Cardinal-archevêque prit enfin la parole. Rappelant d'abord ce qu'il avait dit au jour de la pose de la première pierre, il fit bien voir comment ce ne fut pas une faute d'avoir béni cette pierre sans s'occuper de savoir si nous avions les moyens nécessaires pour conduire à bonne fin cette entreprise; l'aide de Dieu appelée par la prière ne nous a pas manqué. Puis Son Eminence rapporte tout ce qui s'est passé depuis ce jour, l'érection de ce monument, le bien qu'ont déjà pu accomplir les Salésiens. L'œuvre projetée n'est pas achevée, mais le Seigneur continuera ce qu'il a commencé. La charité des Bolonais, qui a déjà donné tant d'espérances, ne failira pas à la tâche. Mgr rappelle ensuite les puissants secours sur lesquels on peut compter: d'abord Don Rua qui, malgré son gouvernement universel, regarde cependant avec amour cette entreprise, ensuite Don Viglietti, le zélé et actif directeur dont l'éloge n'est plus à faire, puisqu'il se trouve sur les lèvres de tous les Bolonais. Avec ces aides puissants, les charitables habitants de Bologne n'auront qu'à donner leur bonne volonté, à se montrer toujours prêts à quelque sacrifice et toutes les espérances manifestées aujourd'hui pour l'achèvement de l'Œuvre salésienne, seront bientôt une réalité.

Son Eminence finit en déclarant qu'elle regarde comme fait à elle-même tout ce qui sera fait pour les Salésiens, parce qu'elle ne fait qu'un avec cet Institut. Ces nobles paroles furent acclamées par toute l'assistance, en même temps que l'on applaudissait les jeunes gens du Cercle Benoit XVI pour le soin qu'ils apportent dans l'instruction religieuse des jeunes enfants du Patronage Saint-Charles.

La fête se termina par la répétition de l'hymne d'ouverture.

Après cette magnifique séance, toutes les personnes présentes purent visiter l'Oratoire, et manifester publiquement leur admiration pour ces belles constructions.

(Avenir de Bologne, 31 mai 1899.)





## BRÉSIL

### Une Mission pastorale au Matto Grosso.

(Relation de Don Joseph Solari.)

Cuyabà, 10 décembre 1898.

TRÈS RÉVÉREND PÈRE DON RUA,

**A**PRÈS quatre longs mois d'absence, je me retrouve enfin au milieu de nos chers confrères de Cuyabà. Mais pour remplir vraiment ma mission jusqu'au bout, je dois vous en envoyer le récit, dans l'espoir que vous y trouverez quelque joie, en voyant le faible bien que j'ai pu faire pour la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes.

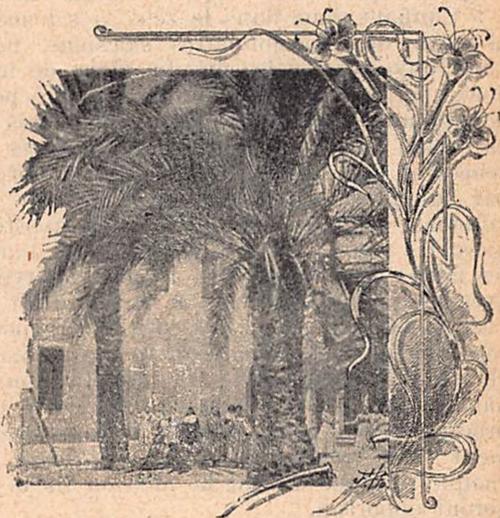
**Le diocèse de Cuyabà — Lettre pastorale de Mgr Pévêque. — A bord du Rio Verde. — Corumbà. — Miranda. — Les Indiens Terenas. — Missions. — Instruction des Mirandais.**

Le vaste diocèse de Cuyabà, qui embrasse tout l'état du Matto Grosso, mesure une superficie égale au moins à trois fois la France entière; il est confié aux soins de S. G. Mgr Charles Louis d'Amour, notre bienveillant ami et généreux bienfaiteur. En 1886, le dévoué Prélat avait entrepris la visite pastorale de son immense diocèse et parcouru déjà quelques régions, quand, sa mauvaise santé ne lui permettant plus de continuer, il demanda à notre Directeur Don Antoine Malan de vouloir bien le suppléer ou désigner quelqu'un des Confrères pour le faire à sa place. Le manque de personnel et la multiplicité des travaux confiés à chacun de nous, ne permirent pas à Don Malan de condescendre aux prières du pauvre évêque. Cette année cependant, voyant avec peine cet im-

mense champ évangélique presque abandonné, notre bon Supérieur me déchargea de mes occupations et me mit à la disposition de Monseigneur. Celui-ci eut donc enfin la joie d'annoncer à son peuple la Mission pastorale qui allait commencer, et voici le texte de sa Lettre:

« Charles Louis d'Amour, par la grâce de Dieu et du Saint-Siège apostolique, évêque de Cuyabà, et autres lieux, à nos bien-aimés Diocésains, salut, paix et bénédiction en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

» Obligé par devoir de veiller sur le troupeau à nous confié par Dieu, et ne pouvant le faire en ce moment, à cause de notre mau-



Un palmier dans le jardin des Sœurs.

vaie santé, nous nous désolions, bien-aimés fils, de voir passer les années sans que personne ne pût vous annoncer les vérités éternelles.

» Pour ce motif, nous avons ardemment supplié le Seigneur de vouloir bien nous envoyer de zélés ouvriers, pour nous aider à cultiver sa vigne, en vous annonçant sa divine parole et en purifiant vos consciences.

» Béni soit le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation qui, dans son infinie bonté, a daigné nous consoler dans

notre affliction, en nous donnant des ministres sûrs que nous pourrions envoyer dans vos paroisses pour annoncer au nom de Jésus-Christ la paix et avec elle toutes sortes de biens spirituels. Ce sera donc là le but principal de leur importante mission. Ils porteront la paix aux âmes saintes, pour qu'elles se sanctifient davantage, ils l'annonceront aux pécheurs, pour qu'au milieu de leurs remords, ils retrouvent le calme de leur conscience et que la pénitence soit un remède à leurs maux et un baume à leurs plaies.

» Ils vous offriront, bien chers fils, non cette paix mensongère que promet le monde à ceux qui l'aiment, mais cette paix véritable qu'à la naissance du Sauveur, les Anges ont annoncée aux hommes de bonne volonté, et qui, suivant la parole de l'Apôtre, surpasse tout sens et toute considération. Ministres d'un Dieu, qui est descendu du ciel sur la terre pour racheter le pécheur, et qui, pour lui ouvrir le ciel, s'est immolé sur l'arbre ignominieux de la croix, ils ne rechercheront pas leurs propres intérêts, mais seulement vos âmes, ils n'ambitionneront pas la gloire, mais votre salut, ils ne travailleront pas pour leur honneur, mais seulement pour la gloire de Dieu, afin que son saint Nom soit connu et glorifié par vous et par le monde entier.

» Confiant donc dans le zèle, la science et la vertu des Missionnaires salésiens, nous vous enverrons, à la fin du mois de mai, deux prêtres de cette Congrégation, pour donner une Mission pastorale dans toutes les paroisses, en les autorisant, avec toutes licences et faveurs que nous leur conférons par les présentes, à faire et à prêcher les missions, conformément aux Bulles apostoliques. Ils pourront donc absoudre de toutes les fautes et irrégularités à nous réservées, avec les pleins pouvoirs que par le droit ou l'usage nous leur pouvons conférer. Ils pourront déléguer et sousdéléguer, comme aussi choisir les jours et heures les plus convenables pour faire lesdites missions et des processions, de même exposer le Saint-Sacrement dans chaque fonction religieuse et chaque fois que durant la mission ils le jugeront opportun.

» Nous ordonnons et recommandons aux Curés de recevoir ces Missionnaires avec amour et charité, de n'empêcher sous aucun prétexte l'exercice de leur ministère, de les favoriser et de les aider, pour atteindre, par l'union, la prudence, la charité et le bon exemple, la sainte fin qu'ils se proposent. Nous adressons une chaleureuse prière aux autorités locales, pour qu'elles aident et accueillent avec charité les dits Missionnaires : nous renouvelons cette même prière à toutes les personnes qui se trouvent en mesure de pouvoir coopérer à cette œuvre, pour que tous les fidèles, entraînés par leur exemple, accourent entendre la divine parole.

» Suivez donc, bien chers fils, la pieuse

impulsion de votre cœur religieux : ouvrez les yeux à la céleste lumière qui vient vous éclairer, en regardant ces Missionnaires comme les envoyés extraordinaires de notre Dieu. Ecoutez avec attention leurs discours, recueillez avec soin leurs conseils, pratiquez avec exactitude les exercices qu'ils vous proposeront. Rendez-vous à l'église, à l'heure indiquée et préparez-vous, par une sincère confession de vos fautes, à recevoir, dans un cœur tout embrasé d'amour, notre divin Sauveur au Saint-Sacrement de l'autel. De la sorte, la Mission, que nous vous annonçons, sera fructueuse pour vous et vous pourrez gagner l'Indulgence plénière accordée par le Souverain Pontife, plus celle de quarante jours que nous vous donnons pour chacun des actes de cette mission.

» Ne laissez pas, très chers fils, passer sans fruits ces jours de salut, ne méprisez pas ces avis spirituels, par lesquels le Seigneur vous appelle à sa grâce et à son amitié. C'est maintenant le temps choisi, ce sont les jours de bénédiction pour méditer les vérités éternelles, pour prendre la ferme résolution de vivre toujours en conformité avec les promesses faites à votre saint baptême. Enfin nous vous exhortons tous à prier, pour que le Seigneur daigne bénir cette sainte Mission et ratifier la bénédiction que nous vous donnons du plus profond du cœur au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

» Messieurs les curés voudront bien lire cette Lettre pastorale pendant la messe paroissiale et les Missionnaires la relire au commencement de la Mission.

» Donné en notre résidence épiscopale de Cuyabá, sous notre seing et le sceau de nos armes, le dimanche de Quasimodo, 17 avril 1898.

✠ CHARLES, évêque de Cuyabá. »

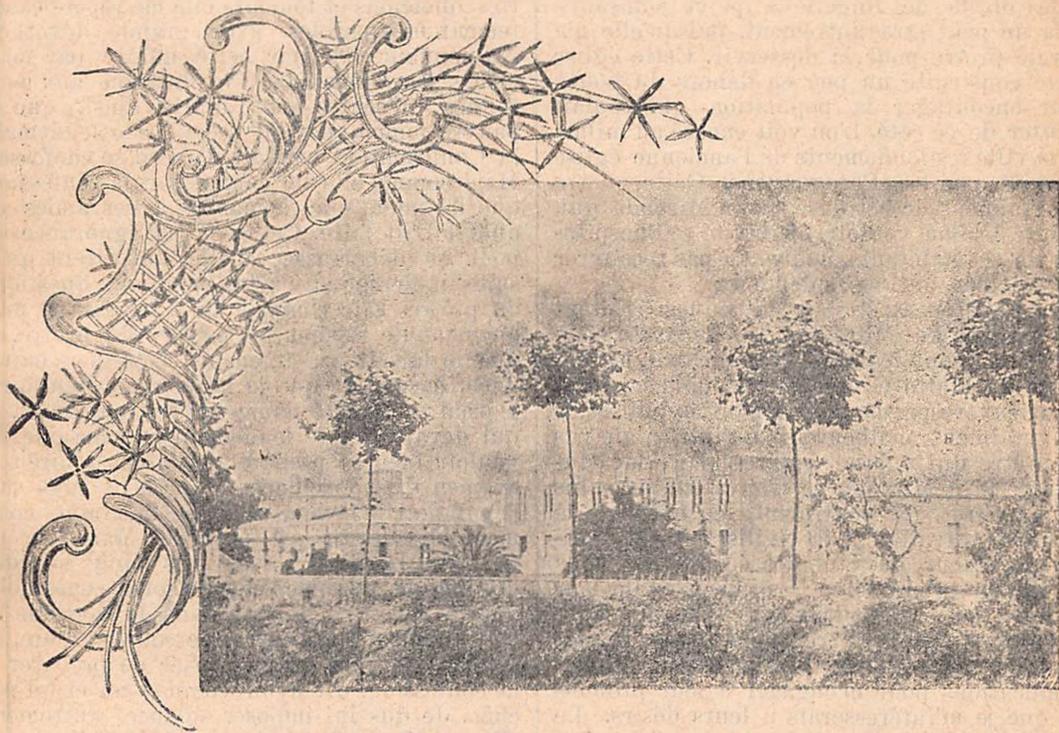
Je vous ai traduit intégralement cette circulaire, bien-aimé Père Don Rua, parce qu'elle est une vive peinture de la sollicitude de notre évêque pour les âmes confiées à ses soins, et parce qu'elle montre éloquemment la confiance qu'il a mise dans les Fils de Don Bosco.

D'après les désirs de Mgr l'évêque, les Missionnaires auraient dû être deux, soit pour suivre l'exemple de Jésus qui *misit illos binos ante faciem suam*, soit parce que cette Mission demandait un immense travail. Mais si le champ évangélique était grand, le nombre des ouvriers était bien réduit. Finalement cette Mission retomba toute sur mes épaules. Connaissant bien ma faiblesse, j'aurais voulu pouvoir choisir ou au moins avoir un compagnon pour me guider, mais la voix de l'obéissance me fit entrer en campagne sans tenir compte de mes désirs et je me suis mis à l'ouvrage, content de pouvoir souffrir un peu pour notre divin Rédempteur.

Le 11 juillet, je me rendis donc auprès de Mgr l'évêque pour recevoir sa paternelle bénédiction, et le lendemain, après avoir récité les prières des voyageurs, accompagné de notre cher Directeur et de plusieurs autres personnes de Cuyabà, je montai à bord du *Rio Verde*, qui devait me transporter jusqu'à la petite ville de *Corumbà*. N'ayant pu avoir, pour compagnon de route, aucun confrère, ni prêtre, ni catéchiste, j'emmenai avec moi deux anciens élèves de notre Oratoire, excellents

serrés les uns contre les autres et presque dans l'impossibilité de nous remuer.

Après une nuit de navigation sur le *Paraguay*, nous entrâmes dans l'*Aquidana*, aux rives bordées de sombres forêts, et où nous vîmes plusieurs tigres. On nous assure qu'ils sont nombreux dans ces régions, ainsi que d'autres animaux et oiseaux à la chair succulente. Nous passons devant l'embouchure du *Vermello*, puis nous laissons à gauche l'*Aquidana*, nous entrons dans la rivière



### Maison Sainte-Dorothee à Sarria (Barcelone).

jeunes gens, pleins de bonne volonté et membres de la Confrérie de Saint-Louis de Gonzague. Nous partîmes donc de Cuyabà, le 12 juillet au matin, et après quatre jours de navigation ininterrompue sur les fleuves *Cuyabà*, *San Lorenzo* et *Paraguay*, nous arrivâmes à *Corumbà* dans la nuit du 15. Le curé était absent de la ville et s'était rendu à la forteresse de *Coimbra* pour célébrer la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, je résolus de l'attendre, d'autant plus qu'il nous fallait passer cinq jours ici avant de nous embarquer pour *Miranda*. D'accord avec le curé, nous décidâmes de donner seulement à mon retour la Mission dans cette ville, ainsi qu'à l'arsenal maritime de *Ladario*.

Le 20 au matin, je continuai mon voyage sur l'*Elba*, petit vapeur qui fait le trajet de *Corumbà* à *Miranda*. Vingt-deux passagers à bord, sans compter les personnes de service ni parler des bagages, nous étions

*Miranda* et le soir du 23 juillet nous arrivons à la ville du même nom, où m'attendait une splendide réception. Les cloches sonnaient à toute volée pour annoncer l'arrivée de l'envoyé de l'évêque. M. le colonel Louis da Silva Albuquerque et M. l'avocat Jean de Costa Leite vinrent me prendre à bord et m'accompagnèrent avec plusieurs autres personnes de la ville, à la petite maison qu'on nous avait préparée.

*Miranda* est un bourg d'environ mille âmes, sans compter celles éparses dans ses vastes plaines. Son nom lui vient d'un poste militaire qui fut établi à cet endroit en 1778. Sa position topographique l'empêche de s'agrandir, car il est groupé sur un terrain assez élevé, pour le préserver des inondations continuelles du fleuve qui se répand tout autour dans les plaines. L'eau du fleuve qui sert pour les différents besoins de la ville, est plus tôt salée et désagréable au goût. Les

maisons sont faites de pieux, de roseaux et de boue: cependant elles ont des toits de tuiles. Les ruines nombreuses, que l'on rencontre çà et là, prouvent qu'autrefois elle avait d'autres rues populeuses. Ainsi sur la grande place se trouvent encore les ruines de l'ancien quartier militaire, détruit pendant la guerre avec le Paraguay. La seule église qui existe est pauvre et petite: elle ne possède qu'une seule chape, rouge d'un côté et blanche de l'autre pouvant servir pour les deux couleurs, les chasubles ne sont plus portables et les objets de lingerie à peine suffisants. Cela ne peut être autrement, puisqu'elle n'a pas de prêtre pour la desservir. Cette église a été construite un peu en dehors du bourg pour encourager la population qui voulait habiter de ce côté. L'on voit encore au milieu de la ville les fondements de l'ancienne église détruite par les Paraguayens. Cette guerre fut vraiment désastreuse pour Miranda qui, malgré le bon vouloir, l'activité et l'hospitalité de ses habitants, ne pourra pas recouvrer de sitôt son antique splendeur.

De nombreuses tribus indiennes habitent le territoire de Miranda. Les *Terenas*, m'assure-t-on, sont les meilleurs de tous les Indiens du Matto Grosso, parce qu'ils sont déjà laborieux, respectueux et à moitié civilisés. Il est vraiment malheureux qu'il n'y ait pas de prêtre qui puisse s'intéresser à leur éducation. Si à Miranda se trouvaient au moins deux prêtres, ils pourraient, en outre de la paroisse, travailler à la civilisation des indigènes, en leur ouvrant des écoles. Les bons Mirandais prient Dieu avec ferveur de leur envoyer des prêtres dévoués, et j'aurais voulu que vous, vénéré Père, vous vous fussiez trouvé présent quand ils m'adressaient leurs supplications pour m'engager à leur promettre que je m'intéresserais à leurs désirs. Le lendemain de mon arrivée, un grand nombre d'Indiens *Terenas* vinrent me rendre visite, en m'apportant des fruits et des légumes. Je leur donnai en échange des images en couleur et je pus facilement me convaincre qu'il serait possible de créer au milieu d'eux une fervente chrétienté, si l'on trouvait un missionnaire pour les catéchiser. La moisson est mûre, il ne manque plus que celui qui doit la récolter et fasse Dieu qu'il surgisse bientôt quelque cœur généreux, de peur qu'elle ne se perde.

Je restai vingt-quatre jours à Miranda, prêchant, baptisant et confirmant. Nombreuses furent les confessions et les communions; il y eut même quelques mariages.

Dans ces régions, beaucoup de personnes ne fréquentent pas les Sacrements, non seulement par irrégion, mais aussi par ignorance et incurie. Comme ils n'ont pas de prêtre pour les instruire, les Mirandais font consister toute leur dévotion à vénérer quelque image, que tous conservent avec grand soin dans l'endroit le plus convenable de leur

maison. L'ignorance règne sur une vaste échelle, et le peu qu'ils connaissent de la religion, ils l'ont pris dans la lecture des romans avec beaucoup d'erreurs et de superstitions.

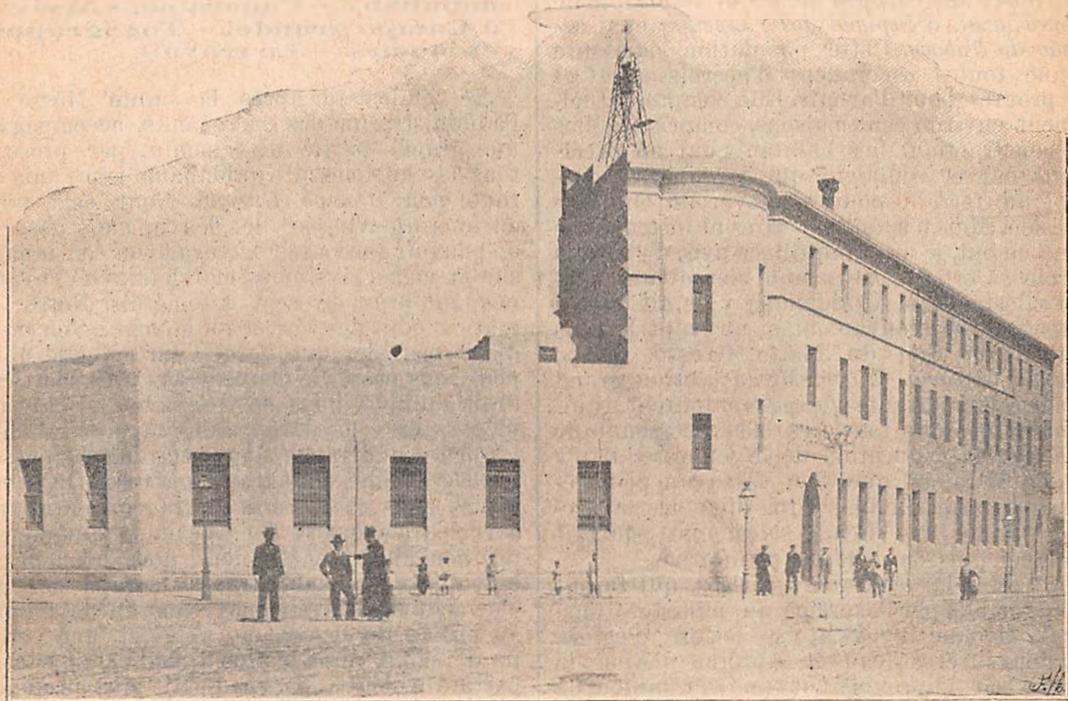
Oyez ce fait entre mille autres qui me sont arrivés pendant ce temps. Un jour, que je me trouvais à la sacristie pour m'occuper de différentes choses de mon ministère, arrive une femme d'une trentaine d'années, qui se met en face de moi, et me regarde en silence. Ne sachant ce qu'elle voulait, je lui demande: Que désirez-vous, madame? Je lui fais d'autres questions et toujours elle me répète exactement mes paroles, avec grande dévotion. Ne pouvant éclaircir cette affaire par moi-même, j'en demandai l'explication aux personnes présentes, et j'appris ainsi, que la pauvre femme, devant recevoir le lendemain la Confirmation, voulait d'abord se confesser. Mais comme elle ne connaissait la confession que de nom, elle demanda à ses amies ce qu'il fallait faire. Celles-ci, par ignorance ou pour se débarrasser d'elle, lui dirent qu'il suffisait de répandre simplement aux questions du prêtre. Elle comprit qu'il s'agissait uniquement de répéter les paroles du prêtre, ce qu'elle faisait présentement. L'énigme expliquée, et voyant que je ne pouvais rien faire, je priai une autre dame qui se trouvait là, et qui devait être le lendemain sa marraine, de vouloir bien la préparer et l'aider à faire son examen de conscience. Pour être plus sûr, j'expliquai brièvement à la marraine comment elle devait s'y prendre. Mais tout ne finit pas là. Il n'y avait pas cinq minutes que les deux femmes étaient sorties ensemble, que la marraine rentre dans la sacristie et me dit devant les autres personnes: Père, la femme que vous m'avez priée de préparer à la confession, dit avoir commis tel et tel péché... Je dus lui imposer silence, autrement elle aurait continué cette confession d'un nouveau genre, sans que je puisse donner l'absolution à la pénitente restée dans l'église. Pauvres gens! Et penser que les Mirandais sont d'une honnêteté peu commune. Pendant tout mon séjour ici, ils m'ont traité avec la plus grande estime et vénération. Aussi méritent-ils toute ma reconnaissance, entre autres le colonel Louis da Silva Albuquerque, mon généreux ami, qui a combattu vaillamment pendant toute la campagne contre le Paraguay et qui a voulu me recevoir dans sa maison, en me comblant de toutes sortes d'égards.

**Au tour d'Aquidana. — Halte à Cutapé et à Ipegue. — Les ruines de Jerez sur le Mondego. — Entrée triomphale. — Description et merveilles. — Bon cœur de la population. — Une chapelle improvisée. — Procession. — Pose de la première pierre de la future église.**

Il y avait déjà vingt-quatre jours que je me trouvais à Miranda, quand le 18 août je

résolus de partir. Après avoir célébré la sainte Messe, confessé, communié, baptisé et confirmé encore quelques personnes, je me mis en route, avec mes deux jeunes gens, pour Aquidanana, escorté d'un grand nombre de Mirandais. Ils voulurent ainsi m'accompagner pendant six kilomètres, tant il leur semblait impossible de rester encore sans prêtre. Le lieutenant-colonel Joseph Alvez Ribeiro et sa famille voulut même m'accompagner jusqu'à Aquidanana, éloigné de deux journées à cheval. Sur les rives du *Naquidaqui*, nous

resta menaçant tout le jour, cependant je ne voulus pas manquer de visiter les ruines de l'antique et grande ville de *Jérez*, fondée par les Jésuites qui dirigeaient les Missions du Paraguay. Elle s'élevait sur la rive droite du *Mondego*, qui s'appelle maintenant *Aquidanana*. Dans ce temps-là la question des limites entre les possessions de l'Espagne et du Portugal n'existait pas encore, et avant que la chose eût été résolue par le Saint-Siège, les habitants de Saint-Paul se jetèrent sur Jérez, en tuèrent les habitants et réduisirent la ville en



Oratoire salésien Saint-Joseph de Hostafranchs.

trouvâmes un village d'Indiens Terenas, mais à cause de l'heure tardive, nous poussâmes jusqu'à la *fazenda* du lieutenant-colonel Etienne Alvez Corrêa, appelée *Cutapé*. J'y passai la nuit et le lendemain j'administrai les sacrements de baptême et de confirmation, bénis un mariage, confessai et célébrai la sainte Messe, pendant laquelle je distribuai la sainte Communion.

Le temps pluvieux n'empêcha pas notre voyage, car même il nous semblait meilleur de voyager sous la pluie, que sous les rayons ardents d'un soleil tropical. Nous marchâmes tout le jour, et à la nuit tombante nous traversâmes le village d'*Ipegue* pour nous arrêter au bord de l'*Aquidanana*. Là nous passâmes la nuit, couchés dans nos hamacs, et le lendemain, après avoir célébré la sainte Messe et administré un baptême, nous traversâmes le fleuve en barque, pendant que nos chevaux le passaient à la nage. Le temps

cependant nous menaçait tout le jour, cependant je ne voulus pas manquer de visiter les ruines de l'antique et grande ville de *Jérez*, fondée par les Jésuites qui dirigeaient les Missions du Paraguay. Elle s'élevait sur la rive droite du *Mondego*, qui s'appelle maintenant *Aquidanana*. Dans ce temps-là la question des limites entre les possessions de l'Espagne et du Portugal n'existait pas encore, et avant que la chose eût été résolue par le Saint-Siège, les habitants de Saint-Paul se jetèrent sur Jérez, en tuèrent les habitants et réduisirent la ville en

cen-dres. Les malheureux qui espéraient trouver leur salut dans la fuite furent tous pris et massacrés. Seul un Jésuite put s'enfuir, et porter la nouvelle jusqu'à la capitale du Paraguay. Ensuite il écrivit de précieux mémoires sur cette ville, dont les ruines renferment des objets de grande valeur, sans que personne jusqu'ici se soit chargé de les rechercher.

Nous n'étions plus qu'à une demi-heure de la ville d'*Aquidanana*, quand un grand nombre de personnes de la ville vinrent à notre rencontre pour nous souhaiter la bienvenue au nom de tous les habitants. Notre arrivée fut fêtée de la meilleure manière, au son des cloches et au bruit des détonations. L'enthousiasme était si grand, que nos chevaux s'embarrassaient les uns dans les autres. Grâce à Dieu, aucun malheur n'arriva, seul un des deux jeunes gens qui m'accompagnaient fut jeté à terre par sa mule et prit possession

d'une bonne étendue de terrain, mais comme ce terrain était propriété privée, le propriétaire protesta énergiquement contre cette occupation illégale.

*Aquidanana* est une ville naissante. Fondée en 1893, sur la rive droite du fleuve de ce nom, à vingt et un kilomètres plus loin que l'antique Jérez, elle est dans une position vraiment charmante, sur un terrain préservé des inondations du fleuve et sous un climat sain et tempéré. Elle présente un panorama magnifique: d'un côté d'immenses prairies, de l'autre les collines bleues et lointaines de *Morro azul*, d'*Espigão dos chapéus* et d'*Espigão do Taboco*. Cette population naissante donne toutes espérances d'accroissement et de progrès pour l'avenir. Elle compte actuellement environ cent maisons, comprises celles en construction. Les habitants ont un excellent cœur et voulaient que je choisisse aussitôt un terrain pour y élever un Oratoire salésien. Mais n'ayant ni ordres ni instructions dans ce but, je les tranquillisisai avec de bonnes paroles. Certes il me semble bien qu'une Maison salésienne à Aquidanana y serait placée à souhait, se trouvant ainsi au point le plus central du Sud du Matto Grosso. *Campo Grande*, *Vacaria*, *Nioac*, *Miranda* et un grand nombre d'importantes *fazendas* entourent Aquidanana, et dans tous ces lieux personne ne s'occupe de l'éducation de la jeunesse: il n'y a qu'à Miranda que l'on fasse un peu d'école primaire. Enfin je crois que dès la première année une École salésienne pourrait avoir ici plus de cent élèves internes.

Je restai là deux jours entiers, qui furent bien remplis par l'exercice du ministère pastoral. Comme il n'y a pas encore d'église, les deux frères Jean et Antoine d'Almeida Castro en improvisèrent une au milieu de la place. Sachant que le Missionnaire devait passer, ils construisirent cette chapelle gratuitement avec des branches et du feuillage. Leur travail fut poussé avec ardeur et déjà touchait à sa fin, quand, on ne sait comment, tout s'écroula sur le pauvre Antoine, qui se mit à se plaindre, en disant qu'il avait les deux jambes brisées. Jean accourut à son secours et constata qu'il n'avait rien de cassé. Ils se remirent alors avec plus d'ardeur à l'ouvrage, et travaillant nuit et jour, rétablirent le tout. La chapelle mesurait vingt mètres de long sur six de large et avait un autel convenable. Malgré le temps pluvieux, beaucoup de personnes des environs assistèrent aux fonctions religieuses, si bien que la chapelle ne pouvait contenir tout le monde. J'administrai beaucoup de baptêmes et de confirmations, j'entendis beaucoup de confessions et dans la soirée nous fîmes une procession solennelle avec l'image de Notre-Dame. Le lendemain, 22 août, restera inscrit dans l'histoire d'Aquidanana, parce qu'il vit la pose de la première pierre de la future église. La cérémonie fut vraiment imposante, et beau-

coup pleuraient de joie. Dans la pierre, on renferma, en outre du procès verbal, les portraits de Léon XIII, de l'évêque du diocèse, de Don Bosco et plusieurs médailles de Notre-Dame Auxiliatrice. Au milieu de la place, on planta ensuite une grande croix que je bénis en souvenir de cet heureux événement.

**Encore en route. — Passage stratégique d'un fleuve. — Les adieux dans une île. — Nouvelles étapes pastorales. — La cordillère d'Amambahy. — Panorama. — Arrivée à Campo grande. — Topographie et mœurs. — Le travail.**

Le lendemain après la sainte Messe et l'administration des Sacrements, accompagné, une grande partie du chemin, par presque tous les hommes d'Aquidanana, je me mis en route pour *Campo Grande*. Pour cela nous aurions dû repasser le fleuve, mais assurés de pouvoir raccourcir le voyage en continuant sur la même rive, nous marchâmes de l'avant pendant près de sept kilomètres. Notre intention était de trouver un homme qu'on nous disait posséder une barque sur laquelle nous pourrions passer le fleuve. Mais, arrivés à l'endroit indiqué, nous ne trouvâmes ni barque, ni passeur. Que faire? Retourner en arrière jusqu'à Aquidanana nous retardait et passer le fleuve à gué était très dangereux. Quelques jeunes gens robustes et courageux entrèrent avec leurs chevaux dans l'eau pour chercher un bon gué. Bientôt nous nous lançâmes à leur suite et couchés sur la croupe de nos chevaux, nous arrivâmes sans inconvénient au milieu du fleuve où s'élevait une petite île de sable. Mais le plus difficile était l'autre partie du fleuve, où l'eau était plus profonde et assez rapide. Mes jeunes gens ne trouvèrent pas d'autre moyen que de se déshabiller pour chercher le meilleur passage. Les habitants d'Aquidanana qui m'avaient accompagné jusqu'à là, jugèrent à propos de ne pas aller plus loin. Nous nous dîmes donc adieu dans cette île. Le lieutenant-colonel Joseph Alvez Rideiro, ami sincère et admirateur enthousiaste de Don Bosco, dans un court mais chaleureux discours, manifesta sa vive reconnaissance pour la bonne réussite de la Mission d'Aquidanana, et invita toutes les personnes présentes à crier: Vive Léon XIII! Vive Monseigneur l'évêque! Vive Don Bosco! Vive notre sainte Religion. Tous répétèrent ces vivats avec le même enthousiasme et ces cris répétés par l'écho des forêts environnantes, me remuèrent profondément. D'autres personnes parlèrent encore, je les remerciai tous et leur donnai l'accolade fraternelle, puis faisant le signe de la croix, j'éperonnai mon cheval et me jetai dans les ondes. Mes deux jeunes gens guidaient mon cheval en nageant et m'encourageaient à ne pas avoir peur. Arrivés à la rive opposée, craignant que le saut du

cheval pour sortir de l'eau ne me fit tomber, ils me prirent sur leurs épaules et me transportèrent sur la rive. Bien nous en prit, car le cheval en voulant sauter retomba dans les eaux.

Le Rubicon était passé. Précédé d'un guide et accompagné de mes deux jeunes gens, je continuai à galoper sur la route de Campo Grande. Nous escaladons les collines, nous passons fleuves et torrents et à la nuit noire nous atteignons quelques pauvres cabanes où

M. François Bais me reçut dans sa maison et me traita avec toutes sortes d'égards pendant les neuf jours de mon ministère.

*Campo Grande* est un pays de quatre-vingt-dix maisons, mais en tenant compte des habitants de la campagne, il a une population de plus de six mille âmes, qui ne voient jamais ni prêtres, ni cérémonies religieuses. Et cette population va toujours en augmentant par l'immigration des autres états du Brésil. Cette ville est arrosée par le fleuve



### Musique instrumentale de l'Oratoire Saint-Joseph.

nous nous arrêtons. Au matin j'administrai quelques baptêmes et confirmations, je bénis un mariage et puis en route. Nous chevauchons ainsi pendant quatre jours sans interruption pour arriver tout moulus au sommet de la cordillère d'Amambahy. Un magnifique panorama s'offre alors à nos yeux. Une immense étendue de campagnes verdoyantes d'une grande beauté, un ciel limpide, une atmosphère pure et le bruit cristallin des eaux des torrents nous ravissent entièrement. A notre arrivée, nous voyons fuir çà et là des troupes de cerfs et d'autruches, pendant que les vaches et les bœufs restent seuls maîtres de la plaine.

A la nuit, nous entrâmes sans être attendus, à *Campo Grande*, car ni la lettre pastorale, ni mon avis n'y étaient parvenus.

*Anhanduhy*, elle a une chapelle misérable, indigne de ce nom, car personne n'en a soin et tout tombe en poussière. Le terrain, par la grande abondance des eaux, est excessivement fertile et perpétuellement couvert de fleurs. L'élevage du bétail et la création d'établissements de production sont une source de richesses pour le pays. Le terrain produit tout ce qu'on y sème avec une grande fertilité, mais l'agriculture y est peu en honneur.

Les habitants sont un peu grossiers, quoique très croyants. Un jour un homme entre dans l'église, chapeau sur la tête et cigare à la bouche, s'agenouille ainsi et se met à prier avec dévotion. Je lui dis de quitter son chapeau et d'éteindre son cigare, il m'obéit, mais tout surpris d'une pareille observation. Un autre jour je prêchais sur la place, quand tout

le monde se met à fuir. Qu'y a-t-il donc? C'est un homme qui, par dévotion, a promis à saint Antoine de troubler le sermon, en se couvrant le visage de boue et en courant à quatre pattes au milieu de l'auditoire.

A l'annonce de l'arrivée du Missionnaire, il y eut une véritable affluence de peuple, et si, au lieu d'être seul, j'avais eu avec moi deux autres prêtres, il y aurait eu du travail pour tous. Seul je n'aurais pu les satisfaire tous, même en restant un mois. D'un autre côté, le temps des pluies approchait, je ne pouvais pas absolument rester à Campo Grande, au delà du temps fixé, sans courir risque de ne pouvoir suivre mon itinéraire et de rester pris dans d'immenses bourbiers. Je devais donc me hâter inexorablement: je prêchais deux fois le jour, matin et soir, et parce que l'église ne pouvait contenir tout le monde, je fis élever une estrade sur la place même. Ce bon peuple m'écoutait avec dévotion et plus d'une fois j'ai vu couler des larmes. Pendant le jour, je m'occupais de l'administration des différents Sacrements de baptême, de confirmation, de pénitence, d'eucharistie et de mariage. Avant la confirmation, je prononçais toujours un discours sur les devoirs des confirmés et de leurs parrains, et de même avant chaque mariage, je faisais une courte allocution sur les devoirs des époux. De leur côté mes deux catéchistes préparaient les enfants et les plus ignorants à la confession et à la communion. Nous étions toujours ainsi en mouvement et nous ne trouvions pas une demi-heure pour nous recueillir. Enfin le dernier jour je n'eus pas une minute de repos de quatre heures du matin à minuit. La Mission se termina par une procession solennelle à laquelle prirent part plus de deux mille personnes. Que de bien l'on pourrait faire à ces âmes, s'il y avait au moins un prêtre!

(A suivre.)



## BETHLÉEM



### LA FÊTE D'UN PÈRE



Le 13 juin, c'était fête en Bethléem et rendez-vous de toute la famille salésienne de Terre Sainte. Après deux jours et demi de marche, les Nazaréens étaient arrivés à Bethléem, tout poudreux, mais bien contents.

Les agriculteurs de Beitgemal les y attendaient déjà ainsi que les novices de Crémisan, nos futurs religieux.

La veille au soir, 12 juin, vers les quatre heures, Don Antoine Belloni reçoit les souhaits de ses nombreux enfants dans une charmante séance académique. Les compliments, limités cette année au chiffre de douze, célèbrent la bonté du père qui sourit à tous et a un mot agréable pour chacun des heureux lecteurs. Don Belloni comprend le langage du cœur, et sait que ses orphelins l'aiment; lui-même les hérite de tout son cœur.

Les petits pages de Triboulet et une opérlette bouffe: « Quand on conspire » n'ont pas manqué leur effet, celui de mettre avant tout un cachet de gaieté dans ces démonstrations de sincère reconnaissance envers notre vénéré Supérieur.

Don Belloni a remercié avec effusion ses enfants et a su trouver dans son cœur paternel quelques paroles d'encouragement, quelques conseils salutaires qui ont pénétré jusqu'au plus intime de l'âme. Nos jeunes gens, surtout les plus grands, sauront en faire leur profit.

13 Juin. — Hier, on avait promis de prier pour le Père; à la messe de communauté, on s'exécute par une communion générale fervente.

La grand'messe chantée par notre Directeur, Don Belloni, est relevée par l'exécution de la messe de Sainte-Cécile, de Gounod. C'est un vrai festin pour tous.

L'âme avait eu ses jouissances parfumées au banquet eucharistique; n'était-il pas permis de se réjouir aussi à la table de famille. Mais, où mettre tout ce monde? A la belle étoile? — Non, car il est midi. — Alors? — Au soleil? — Ni plus ni moins, sauf qu'une immense toile de plus de 320 mètres carrés avait été tendue au-dessus de la cour et défendait parfaitement notre monde des ardeurs du soleil.

C'est sous cette magnifique tente que nos enfants prirent place à une table abondamment servie. Pas de bouches inutiles; quand on a de 10 à 20 ans tout devient un régal; ce jour-là ce fut un festin auquel tous firent honneur.

A 3 heures, représentation dramatique: *Pierre de Médicis*, drame en 5 actes. — Leurs Excellences, MM. les Consuls de France, d'Italie et d'Autriche, comptaient venir offrir le jour même leurs hommages à Don Belloni et assister à la représentation. Des circonstances imprévues retinrent les consuls de France et d'Autriche — et M. Sinigaglia, consul d'Italie, put seul nous honorer de sa présence. Nous le remercions de cette marque de sympathie donnée à notre Œuvre.

Ajoutons que le lendemain matin, 14 juin, Monsieur Auzépy, consul de France, tint à venir en personne offrir ses vœux à notre

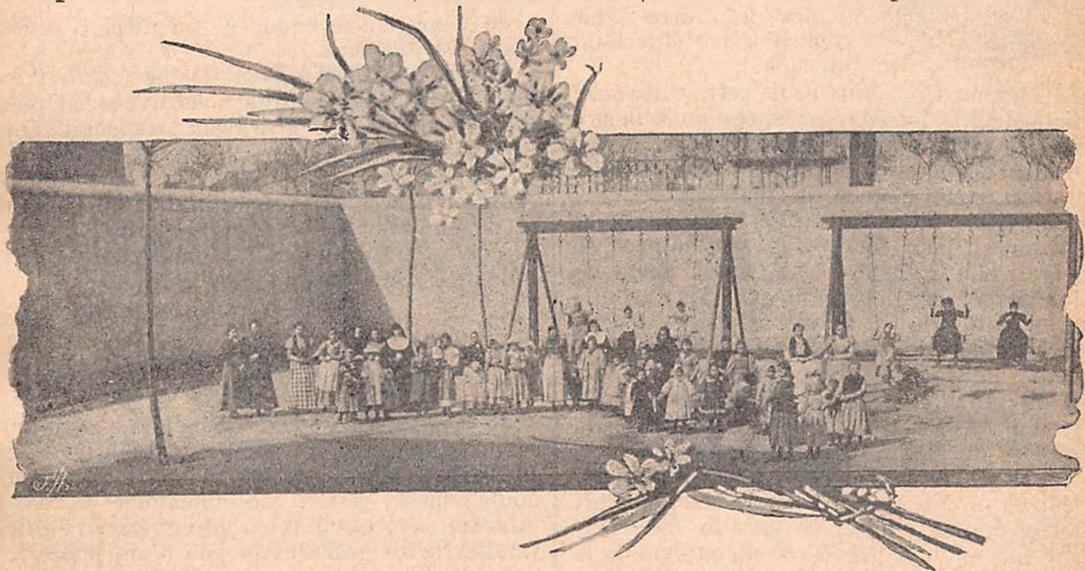
bon Père et exprimer ses regrets de n'avoir pu venir la veille. Le haut intérêt qu'il porte à l'Œuvre de Don Belloni est déjà connu et apprécié de nos Bienfaiteurs.

Le soir, brillante illumination. L'orphelinat resplendit de mille feux; la poudre parle à tort et à travers, des gerbes de flammes, des feux d'artifices se succèdent sans interruption. Perchés sur les toits des maisons voisines, nos externes ne sont pas les derniers dans cette démonstration bruyante et tant soit peu belliqueuse, mais dans ce pays, pas de véritable fête sans coup de fusil ou de pistolet. Un dernier cri: Vive Don Antoine Belloni! que répète l'écho de nos montagnes, et en un

peut-être visiter les Lieux-Saints; qu'ils n'oublent pas l'Œuvre de Don Belloni qui est devenue Œuvre salésienne, œuvre de laquelle on aime le pays de Notre-Seigneur.

Qu'ils viennent voir le bien qui se fait dans notre orphelinat catholique, les luttes incessantes que nous devons soutenir pour conserver la foi véritable dans l'âme des enfants de Palestine; ils constateront nos besoins et ne pourront s'empêcher de suivre l'impulsion qui les portera à nous venir en aide.

Ils savent très bien que si les parents se montrent bien aises de nous confier leurs enfants, d'un autre côté ces parents sont dans



Groupe de jeunes filles de l'Établissement des Filles de Marie Auxiliatrice de Hostafranchs.

clin d'œil, les terrasses se vident: chaque colonie regagne ses quartiers.

Dans cette journée inoubliable, notre vénéré Supérieur a eu la consolation de voir tous ses enfants réunis autour de lui. Son cœur a tressailli de joie en entendant toutes ces bouches l'appeler: *Abouna*, notre Père. Ce nom lui est plus doux que tout autre — et il le mérite bien par sa charité inépuisable et sa tendresse singulière pour les enfants jetés dans ses bras par la Providence.

Chers Coopérateurs et Bienfaiteurs de nos Œuvres de Palestine, c'est à vous qu'il doit cette douce consolation. Ses nombreux enfants sont les vôtres; Dieu a établi que sans votre coopération il ne pourrait rien faire dans ce pays lointain. Soyez béni au nom de ces orphelins que la Sainte-Famille de Bethléem abritait ces jours-ci. Continuez-nous votre assistance; aidez-nous de vos prières et de vos aumônes. Pendant ces vacances, quelques-uns de nos Bienfaiteurs viendront

l'impossibilité absolue de nous envoyer le moindre petit secours pour leur entretien. Que faire? Si nous refusons ces enfants, les protestants s'empresseront d'offrir aux parents quelque secours pécuniaire mensuel, à cette condition qu'ils leur laisseront leurs enfants. Messieurs les pasteurs en feront de petits protestants; et ce sera autant d'âmes arrachées à Jésus pour quelques misérables pièces d'argent.

Tout nous vient d'Europe; si nous ne recevions des secours d'Europe, nous n'aurions qu'à fermer nos orphelinats. — Pauvre Don Belloni! dans quelles tranes il doit parfois se trouver!! Mais sa confiance en Dieu est inébranlable, et ce Dieu pour lequel il travaille depuis tant d'années continuera de parler au cœur des généreux catholiques d'Europe, surtout de France et de Belgique.

E. J. R.





**Soumission récompensée.**

Manouba (Tunisie),  
12 juillet 1899.

Amour et reconnaissance à Notre-Dame Auxiliatrice et à saint Joseph.

Une bonne Coopératrice de cette ville était malade depuis longtemps; après une consultation de plusieurs médecins, ceux-ci déclaraient qu'elle avait à subir une très sérieuse opération, seule chance de guérison.

Cette jeune mère de famille craignait pour ses jours et pour le sort de ses enfants en bas-âge; elle refusa de se livrer entre les mains des chirurgiens. Elle portait sur elle une médaille de N.-D. Auxiliatrice et son mari lui remit un scapulaire dans lequel se trouvait une petite photographie de la Madone de Turin. Le lendemain elle était complètement résignée et mettait le tout sous la protection de Marie et de saint Joseph.

Elle reçut les sacrements avec foi et confiance; et promit que si la grâce désirée était obtenue, elle la publierait dans le *Bulletin*.

Une messe fut célébrée en l'honneur de la sainte Vierge, le jour de l'opération qui dura près de trois heures.

La famille se trouvait plongée dans une tristesse profonde, j'essayais de les consoler en disant qu'à la communauté on avait commencé une neuvaine à la Madone de D. Bosco, qu'il fallait avoir beaucoup de confiance; la neuvaine touchait à sa fin, quand tout danger disparut et toutes complications étaient conjurées, à l'étonnement du personnel de la maison où elle a été soignée. Grâces soient rendues à Marie et à Joseph. Quatre semaines se sont écoulées depuis et notre malade se lève et commence à marcher.

A. J. V.

**Remerciement.**

Draguignan, 10 juillet 1899.

Monsieur le DIRECTEUR,

Je vous adresse ci-inclus un mandat-poste de cinquante francs pour les pauvres de saint Antoine, pour le remercier, ainsi que N.-D. Auxiliatrice, d'une grande faveur obtenue par leur intervention.

Prière de faire assister votre communauté à une messe dite à cette intention.

Bien à vous.

E. L.

**Double merci.**

Alsace, juillet 1899.

Vivent notre bonne Mère Marie Auxiliatrice et saint Antoine!

Je viens d'être exaucée, ma nièce a réussi dans ses examens.

Merci également à Notre-Dame Auxiliatrice pour le beau temps que nous avons eu pour rentrer notre foin, que l'eau menaçait d'enlever.

Nous prions le Cœur de Jésus, Notre-Dame Auxiliatrice et saint Antoine de nous bénir et de nous continuer leur protection.

Vénéré Père, il me tarde que ces faveurs obtenues soient connues et publiées.

Sœur JOACHIM MONOD.

**Joie d'une Mère.**

Toulon, 19 juillet 1899.

Je remets 5 fr. pour une grâce obtenue. Ma fille était bien malade, j'avais peur de la perdre; les remèdes n'opéraient aucun soulagement, je l'ai recommandée à Marie Auxiliatrice, et voilà ma fille guérie. Veuillez publier cette grâce et la joie d'une mère.

Une Mère.

**Grâce et consécration.**

C\*\*\* (Basses-Alpes), 21 juillet 1899.

Actions de grâces à Marie Auxiliatrice! Il est sauvé et tout à fait rétabli le jeune homme de ma paroisse que le 4 juillet je recommandais par lettre aux prières de vos orphelins. Cette guérison, relativement très rapide, est considérée ici comme un vrai miracle. Une fois encore, remerciée soit à jamais N.-D. Auxiliatrice! Prochainement j'irai à Manosque (canton et bureau de poste) et je vous ferai parvenir par mandat-carte international le faible tribut de notre sincère reconnaissance à tous. — Pour la gloire de la Vierge de Don Bosco et la propagation de son culte, vous pouvez publier cette grâce insigne de guérison dans le prochain numéro de votre si intéressant *Bulletin salésien*. — Je recommande toute ma paroisse à vos si efficaces prières et je la consacre pour jamais à Notre-Dame Auxiliatrice.

Agréez, mon T. R. Père, avec notre gratitude à tous ici, mes hommages très respectueux en N.-S. J.-C.!

G. C., Curé.

### Pas d'opération.

Smyrne, 15 juillet 1899.

Atteint, il y a quelques mois, d'un mal affreux qui le plus souvent nécessite une opération, dont l'issue peut être fatale, j'étais dans le plus profond désespoir, ainsi que ma famille.

C'est alors que je priai de toute mon âme Notre-Dame Auxiliatrice, lui promettant, si elle me préservait de l'opération, de faire des offrandes de pain aux pauvres en son honneur.

Aujourd'hui, je vous annonce avec joie que non seulement je n'ai pas été opéré, mais que je suis en pleine voie de guérison, plein d'es-

ma peine. Veuillez avoir la bonté de publier ces lignes, en faible témoignage de reconnaissance d'une pauvre sœur de Saint-Vincent de Paul en Hongrie, qui a le plus vif désir d'aimer et de faire aimer N.-D. Auxiliatrice.

Sœur ADALBERTE.

### Reconnaissance et demande.

Montpellier, 5 août 1899.

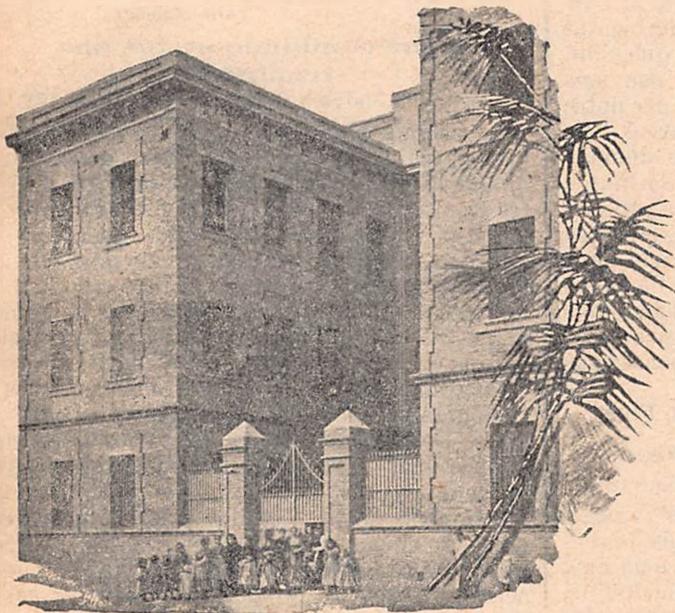
Madame G... ayant obtenu trois grâces par l'intercession de Notre-Dame Auxiliatrice, adresse toute sa reconnaissance à Marie, et nous prie de vouloir bien se joindre à elle pour obtenir la guérison de son mari malade depuis dix ans.

### Des portes du tombeau.

Milan, 6 février 1899.

Une de mes nièces, âgée de sept ans, demeurant à Milan, rue Saint-Victor, n° 9, tomba malade dans les premiers jours du mois de décembre dernier. Le médecin jugea de suite le cas très grave, et dit qu'il s'agissait d'une péritonite. En effet, le mal fit de rapides progrès. Deux autres spécialistes, appelés en consultation, regardèrent la malade comme perdue, s'en remettant uniquement sur l'âge, disant que seul, il pouvait obtenir ce que la science ne pouvait plus donner désormais. Les choses en vinrent promptement au point que le médecin traitant ne prescrivit plus de remèdes, jugeant inutile de les donner à une morte. Il vint même à la maison, pendant trois jours, avec le certificat de mort dans sa poche. Pendant ce temps S. G. Mgr Mantegazza, évêque de Samos, vint donner à la pauvre petite le sacrement de

Confirmation, et le curé lui administra l'Extrême-Onction. L'état de la malade était si désespéré, que la famille recevait déjà des lettres de condoléance de la part de personnes qui l'avaient vue à l'agonie. Par acquit de conscience, les médecins conseillaient l'opération de la laparatomie, mais les parents refusèrent, tant il leur semblait absurde de la faire sur un cadavre. Cependant on pleurait, et l'on priait, particulièrement Notre-Dame Auxiliatrice, salut des infirmes. Le père de l'enfant, promit entre autres choses que, si sa fille guérissait, il irait à Turin porter un ex-voto et ferait connaître, dans le *Bulletin salésien*, la puissance et la bonté de la Vierge Marie. Notre-Dame exauça nos prières. La pauvre petite, arrivée au seuil de l'éternité, se reprit à la vie. Les signes de mort disparurent peu à peu, et par un vrai miracle, elle commença à revivre, si bien qu'aujourd'hui elle est complètement guérie. En mon



Maison des Filles de Marie Auxiliatrice de Hostafrenchs.

poir que Marie me rendra toute ma première santé.

Je vous remets 2 francs sous ce pli pour une messe d'action de grâces à l'autel de Celle qui m'a sauvé.

J. S.

### On ne recourt jamais en vain à Marie, N.-D. Auxiliatrice.

Karlsburg (Hongrie), 29 juillet 1899.

La publication d'une grâce obtenue sous ce titre, m'a inspiré une telle confiance que je m'adressai de nouveau à la sainte Vierge sous cette invocation spéciale, en promettant aussi la publication, si je me trouvais exaucée, ainsi que plusieurs messes aux âmes du purgatoire, pour être délivrée d'une grande inquiétude. Et, grâce à Dieu, après quelques jours, Notre-Dame Auxiliatrice m'a obtenu une grande grâce spirituelle; pourrai-je jamais être aussi reconnaissante que grande était

nom, au nom de ma sœur et de mon beau-frère, je vous prie de vouloir bien insérer cette grâce dans le *Bulletin*, pour la plus grande gloire de Notre-Dame Auxiliatrice. Priez aussi notre bonne Mère de tenir toujours éloignées de ma famille toutes disgrâces et maladies.

CHARLOTTE BRUGNATELLI.

**Guérison instantanée.**

Avacessi di Arcevia (Ancône), 28 mars 1899.

Je vous envoie dix francs pour une messe d'actions de grâce à l'autel de Notre-Dame Auxiliatrice, en reconnaissance d'une faveur accordée à ma tante plus qu'octogénaire. Le 15 février dernier, elle fut prise d'une hémorragie nasale, qui dura si longtemps, que bientôt l'on pût craindre pour sa vie, sans qu'aucun remède ne vint la soulager. Je me souvins alors de toutes les grâces accordées par notre bonne Mère du ciel quand on recourt à Elle avec confiance. Je Lui promets une aumône pour faire célébrer une messe à son autel. Aussitôt, l'hémorragie s'arrête, et malgré son grand âge, ma tante a pu venir en personne, quelques jours après, remercier Marie dans une église où l'on vénère l'image de notre puissante protectrice. Louons et remercions donc toujours Notre-Dame Auxiliatrice pour toutes les faveurs qu'Elle nous dispense sans cesse.

D. JOSEPH FORT.

**Avant la fin de la Neuvaine.**

Angolo (Val Camonica), 30 octobre 1898.

Entre autres faveurs reçues de la S<sup>te</sup> Vierge, je dois compter la suivante. Au mois de septembre passé, ma fille aînée, âgée de neuf ans, fut atteinte d'une broncho-pneumonie double, maladie qu'elle avait eue déjà, à un moindre degré. Le médecin de l'endroit multiplia ses soins intelligents, mais à cause de la gravité du mal et du refus de l'enfant de prendre les remèdes, il y eut des moments où il désespéra de la sauver, au point qu'il voulut appeler en consultation le médecin d'un autre pays. Ma femme et moi, à la vue du danger, commençâmes aussitôt une neuvaine à Notre-Dame Auxiliatrice. Avant le dernier jour, l'enfant était, pour ainsi dire, hors de danger, à la grande surprise du médecin lui-même. Je vous envoie ma faible obole, regrettant de ne pouvoir faire plus, et vous prie de vouloir bien publier cette faveur pour l'honneur et la gloire de Notre-Dame.

BARTHÉLÉMY CACELLI,  
secrétaire de la mairie.

**Salus infirmorum !**

Conesa (Patagonie), 14 octobre 1898.

Dans le courant de septembre dernier, une bonne sœur attachée à notre maison tombait gravement malade, et nous, pauvres Filles de Marie Auxiliatrice, que pouvions-nous faire,

au milieu de ces immenses déserts patagons, sans médecins et sans remèdes, sinon recourir à notre chère Mère Notre-Dame Auxiliatrice. Nous n'avions pas encore terminé une neuvaine en son honneur, que notre pauvre sœur se trouvait miraculeusement guérie, au grand contentement de ses élèves et de nous toutes. Mais comme nous avions promis de faire connaître à tout le monde cette grâce, si nous l'obtenions, nous vous prions donc de vouloir bien la publier dans le *Bulletin*, afin que tous sachent avoir confiance en Notre-Dame Auxiliatrice, Consolatrice des affligés et Salut des malades.

Sœur LOUISE FERRERO,  
Directrice.

**Leur confiance ne fut pas trompée.**

Favale di Malvaro (Gênes), 1<sup>er</sup> novembre 1898.

Je n'avais plus qu'à rendre le dernier soupir, après avoir reçu tous les sacrements, quand la pensée nous vint de recourir à Notre-Dame, Secours des Chrétiens, en lui promettant la publication de ma guérison, si elle nous l'accordait. Nous commençons donc de suite une neuvaine, et notre confiance ne fut pas trompée. A partir de ce jour, j'allai mieux, et maintenant, malgré mes soixante-cinq ans, je suis complètement guérie, à la grande joie de tous mes enfants et petits-enfants. Remplie de reconnaissance envers Notre-Dame Auxiliatrice, je vous prie de vouloir bien faire connaître cette faveur, et je vous envoie les honoraires d'une messe d'action de grâce. Veuillez prier pour moi et pour les miens, afin que Marie nous continue toujours ses faveurs sur cette terre, et nous accorde sa divine protection pour nous conduire au ciel.

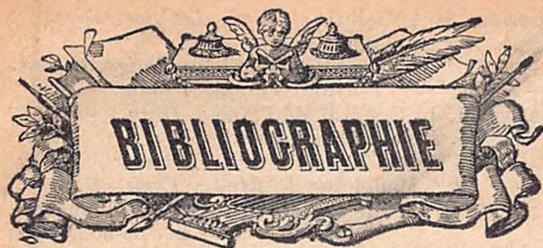
THÉRÈSE DEBENEDETTI  
DE BOITANO.

**Bouquet de grâces.**

Preseglie (Brescia), 21 octobre 1898.

Marie est vraiment la trésorière de toutes les grâces ! J'étais atteint d'une grave néphrite, je recourus avec confiance à Marie et en peu de temps je suis parfaitement guéri. — J'avais entrepris la construction d'une église. Un échafaudage s'écroule, entraînant avec lui tous les ouvriers qui sont dessus. Parmi eux se trouve mon père qui est blessé à la tête et gravement contusionné. Je recourus encore à Marie et obtiens sa prompte guérison. — Accusé quoique innocent et rendu responsable de cet accident, je suis appelé deux fois devant les tribunaux. Je recourus toujours à Marie et à chaque fois je suis acquitté. Que de reconnaissance ne dois-je pas à Notre-Dame Auxiliatrice. Pour la lui témoigner de mon mieux je vous envoie une légère offrande.

JOSEPH VASSALIN.



## L'ÉGLISE NAISSANTE ET SAINT PAUL

Méditations sur les Actes des Apôtres, à l'usage des prêtres, des religieux et des laïques instruits. — Grand in-8° de 420 pages, en vente dans toutes les Librairies salésiennes de France et de Belgique. — Prix: 3 fr. 50; franco: 4 fr. 15.

L'auteur de ce livre veut rester inconnu. Son premier ouvrage: LES SAINTES ÉCRITURES ET JÉSUS-CHRIST, qui a paru sans nom d'auteur, a eu un vrai succès. Monseigneur l'Évêque de Marseille le recommandait en des termes très élogieux et faisait des vœux pour la publication prochaine du volume qui devait suivre: *L'Église naissante et saint Paul*. L'examineur de l'Évêché, en annonçant à l'auteur l'Imprimatur pour ce second livre, lui écrit:

*Sa Grandeur est heureuse de vous voir continuer vos travaux sur les Saintes Ecritures. Le succès de votre premier ouvrage: Les Saintes Ecritures et Jésus-Christ, et les éloges si mérités qu'il a obtenus, ne sont-ils pas une recommandation suffisante pour le second? Monseigneur fait grand cas de votre ouvrage.*

Voici d'autre part, en quels termes Monseigneur l'Évêque d'Annecy en parle:

*Nous nous étions donné la consolation de recommander à toute l'attention du clergé et des fidèles instruits, un livre publié, il y a deux ans, sous ce titre: Les Saintes Ecritures et Jésus-Christ. Nous exprimions le désir que cet ouvrage fût connu: il suffirait qu'il le fût, pour être aussitôt apprécié et largement répandu. Ces souhaits ont été exaucés.*

*L'auteur a fort heureusement complété ce premier travail en écrivant: L'Église naissante et saint Paul. Si l'Ancien Testament est très généralement peu connu, on peut dire que les Actes des Apôtres le sont moins encore. Les remettre aux yeux, en l'esprit des Chrétiens, est déjà une œuvre bien méritoire, mais le livre que nous signalons fait beaucoup plus que de donner les Actes en lecture: il apprend, il oblige à les méditer.*

*Ceux qui, parmi nous, lisent attentivement les Saintes Ecritures sont vraisemblablement assez nombreux; on peut craindre qu'elles ne soient pas, autant qu'il servirait à désirer, l'objet de nos méditations. Lire, c'est un bien: méditer est le bien.*

*Nous témoignons une sincère reconnaissance, et pour nous-même et pour les nôtres, à l'auteur qui vient de créer pour nous cette forme si heureuse, si féconde de méditation.*

Signalons encore deux lettres de NN. SS. les Evêques d'Aire et de Bayonne.

Monseigneur l'Évêque d'Aire écrit à l'auteur: *Cher Monsieur le Chanoine, je viens d'achever de prendre connaissance de votre volume de Médita-*

*tions sur les Actes des Apôtres. Il est le digne complément de votre livre sur les Saintes Ecritures et Jésus-Christ. J'y ai retrouvé la même excellence de méthode, la même érudition et les mêmes accents de foi, de cette foi qui faisait dire à saint Paul: Mihi vivere Christus est. Je puis donc répéter de votre second ouvrage ce que je disais du premier. J'estime que nul ne se pénétrera sans profit de la doctrine que vous y avez si heureusement présentée, et ne puis que vous féliciter d'avoir consacré vos loisirs à enrichir encore de ce pieux ouvrage la collection de nos livres de spiritualité.*

Monseigneur l'Évêque de Bayonne dit, de son côté, combien lui a été douce l'impression que lui a faite la lecture de ce second volume:

*J'en ai eu l'impression, écrit gracieusement Sa Grandeur, d'un ami quitté avec peine aux dernières pages des Saintes Ecritures et Jésus-Christ, et retrouvé avec un grand plaisir aux premières de L'Église naissante et saint Paul.*

*La Sainte Ecriture, ou on ne la lit pas, ou on ne la comprend pas, ou on ne l'utilise pas. Avec vous, cette indifférence, cette inintelligence, cette stérilité sont conjurées. Vos méditations engagent à lire le texte saint, elles l'expliquent et en indiquent l'application; tout est profit. Un voyageur, même curieux, peut omettre bien des choses à voir, si quelque ami plus expérimenté ne les lui signale. Vous êtes cet ami, et vos lecteurs, comme moi, vous seront reconnaissants du service rendu et du plaisir procuré.*

On peut dire que ce dernier livre: *L'Église naissante et saint Paul*, est comme le premier: *Les Saintes Ecritures et Jésus-Christ*, un trésor où ceux qui sont chargés d'enseigner la religion, peuvent puiser à pleine main pour donner plus de richesses et de charme à leur enseignement.

## L'EDIT DE NANTES

ou le

### PROTESTANTISME FRANÇAIS

jugé par son histoire, par le R. P. Constant des Frères Prêcheurs, Docteur en théologie — Brochure in-8°: Prix: 1 fr. 50; franco: 1 fr. 65. — Dans toutes les librairies salésiennes de France et de Belgique.

Notre dix-neuvième siècle est le siècle des redressements historiques, comme le dix-huitième a été celui des falsifications historiques.

Le Père CONSTANT est un des coopérateurs les plus actifs de cette œuvre de haute justice. Bien des mensonges d'histoire ont été réduits à néant par lui, dans ses publications précédentes: *le Pape et la Liberté — la Révolution et la Liberté — l'École historique et l'École traditionnelle — les Juifs devant l'Église et l'Histoire*. Aujourd'hui, c'est sur le mensonge protestant qu'il porte ses coups.

Le nouvel écrit du Père Constant: **L'Édit de Nantes**, y fait une large brèche. Encore quelques travaux consciencieux et documentés comme celui-là, et il ne restera plus rien de cette si antichrétienne et si antifranaise imposture.



## COOPÉRATEURS DÉFUNTS

Du 15 juin au 15 août 1899.

### France.



ROUEN : S. E. le Cardinal Sourrieu, Rouen.



AGEN : M. l'abbé Bouhant, Escassefort.  
 ARRAS : M. l'abbé Noël, Etrun.  
 BELLEY : M. l'abbé Rolland, Jugurieux.  
 BESANÇON : M. l'abbé Jacquot, Fontain.  
 CAMBRAI : M. l'abbé Ruckebusch, Esquerchin.  
 LAVAL : M. l'abbé L. Carré, St.-Cyr-le-Gravelais.  
 NANTES : M. l'abbé A. Vigna, Pont-Rousseau.  
 NICE : M. l'abbé A. Latil, Isola.  
 PARIS : M. l'abbé Aoustin, Paris.  
 VANNES : M. l'abbé Le Poder, Betz.



ANGERS : Sœur Marie-Euphrasie, Angers.  
 NANTES : Sœur Marie-Hélène Lavergne, de la Visitation, Nantes,



AGEN : M<sup>me</sup> Anne Bonneville, Agen.  
 AIX : M<sup>lle</sup> Mathilde Guirand, Aix.  
 — M<sup>me</sup> Fenech, Pélissanne.  
 — M<sup>lle</sup> Marie Maurin, Baulbon.  
 AMIENS : M. Turpin, Amiens.  
 AUCH : M<sup>me</sup> V<sup>ve</sup> Burgan, Marciac.  
 CAMBRAI : M<sup>lle</sup> A. Houzé de l'Aulnoit, Lille.  
 — M. le Comte Houzé de l'Aulnoit, Lille.  
 — M<sup>lle</sup> Picavet-Montagne, Linselles.  
 — M. Brunel-Watrelos, Lille.  
 — M<sup>me</sup> Carette, Tourcoing,  
 CARCASSONNE : M<sup>lle</sup> Jeanne Carlon, L'Estagnol.  
 DIJON : M<sup>me</sup> Vernier, Dijon.  
 GRENOBLE : M. Acarias, Vinay.  
 MARSEILLE : M. Brot, St-Just-près-Marseille.  
 — M<sup>me</sup> L. Roux, Marseille.  
 — M<sup>me</sup> V<sup>ve</sup> Corréard, Marseille.  
 — M. Marius Mouren, St-Louis-lès-Marseille.  
 MENDE : M<sup>me</sup> V<sup>ve</sup> Victor Gaillardon, St-Ohely.  
 MONTPELLIER : M<sup>me</sup> la Marquise Alphonse de Serres, Montagnac.

NANCY : M<sup>me</sup> la V<sup>ve</sup> du Coëtlosquet, Nancy.  
 NANTES : M<sup>lle</sup> Victorine Cloud, Les Sorinières.  
 NICE : M<sup>me</sup> Eudoxie Leclerc, Nice.  
 — M<sup>me</sup> la Comtesse Morel de Tangy, Grasse.  
 — M<sup>me</sup> V<sup>ve</sup> Ferrand-Toreat, Cannes.  
 ORAN : M. le Général de Ganay, Oran.  
 — M. Deleuzières, Oran.  
 PARIS : M<sup>me</sup> V<sup>ve</sup> Biver-Pelouze, Paris.  
 — M<sup>lle</sup> Madeleine Destrelle, Paris.  
 PERPIGNAN : M. le Comte de Casteras Villemartin-Russon, Villeneuve-de-la-Rivière.  
 TOULOUSE : M<sup>me</sup> V<sup>ve</sup> Sarrans, Longages.  
 — M. de Sainte-Marie, Longages.  
 VANNES : M. le Comte Le Mintier de Lehéleo, Vannes.  
 VERSAILLES : M<sup>me</sup> Cluas, Croissy.

### Étranger.



AUTRICHE : S. E. le Cardinal Schoenborn, Prague.



PALESTINE : S. G. Mgr Athanase Sabbagh, St-Jean-d'Acra.



BELGIQUE : M. l'Abbé G. Bouttiau, Lessines.



SUISSE : Sœur Triponez, Delemont.



ANGLETERRE : M. Thomas Martin, Stillorgan.  
 BELGIQUE : M. Benoît-Adolphe de Vaux, Liège.  
 — M<sup>me</sup> Fagès, Wasmes.  
 — M<sup>me</sup> Hominal, Charleroi.  
 CANADA : M. Venner, Québec.  
 PORTUGAL : M<sup>lle</sup> Victorine Butler, Sernache-de-Bon-jardin.

### Pater, Ave, Requiem.



Les recommandations devront être toujours adressées à DON ROUSSIN, 32, rue Cottolengo, Turin, avant le 15; celles qui arriveront après cette date seront retardées d'un mois. L'inscription sur cette liste est gratuite : quand une offrande accompagne la demande d'inscription, cette offrande figure toujours à côté du nom de la personne défunte, à moins que la famille n'ait exprimé le désir contraire.

Les prières désignées plus haut sont celles que Don Bosco récitait lui-même en apprenant la mort d'un membre de la Société salésienne. Mais comme il ne s'en tenait pas à ces faibles suffrages, les lecteurs du Bulletin se feront un pieux devoir de l'imiter. Les Coopérateurs prêtres voudront bien avoir de fréquentes intentions au saint Sacrifice de la Messe; tous les autres offriront des communions, des prières et des bonnes œuvres pour procurer le repos en Dieu à des âmes qui nous demeurent unies par les liens de la plus douce et de la plus forte charité.